

LES VACANCES

A

RANDENS

Jean BLONDIN

Mars 2023

## LES VACANCES A RANDENS

### Préface

Randens est un village de la basse Maurienne, situé sur la rive droite de l'Arc, aujourd'hui composante avec le village d'Aiguebelle, situé sur la rive gauche, de l'association des communes « Val d'Arc ».

Randens est le village d'origine de ma mère et de ses familles : la famille maternelle MIQUET et la famille paternelle DAVID, et de ce fait, j'aime à dire, avec mon accent provençal que je suis 50 pour cent savoyard !!!

Petit marseillais, j'ai passé tous les mois d'août de 1948 à 1969 mes vacances à Randens et j'en garde d'excellents souvenirs.

Les quelques pages qui vont suivre n'ont pas été écrites pour parler de moi, mais pour témoigner d'une manière factuelle, auprès de mes petits-enfants, mes cousines et cousins, de ce qu'était la vie dans ces années et des traditions qui ont survécu.

*(Il faut ajouter que la mémoire collective (qu'il m'arrive de rapporter) a peut-être malmené quelquefois la vérité. Qu'à cela ne tienne, vrai ou pas vrai, les légendes sont belles à entendre).*

Enfin, j'aime à dire, que dans la vie, pour savoir où l'on va, il est nécessaire de savoir d'où l'on vient.

Jean BLONDIN

*Mars 2023*

*Je remercie :*

*Joachim Kaseberg qui a assuré la relecture avant diffusion.*

*Guy PERONNON qui m'a fait parvenir une copie de l'article du Dauphiné Libéré relatant l'activité de son père Jean.*

*Patrick OUDINET qui m'a fait parvenir des cartes postales anciennes de Randens.*

*Enfin, j'aurais voulu remercier ma tante Léa qui m'a conté ce que je n'ai pas vécu et qui m'a transmis l'esprit de famille*



*La Gare d'Aiguebelle en 1911  
(aspect inchangé dans les années 50)  
Si ce n'est un rail central qui alimentait les*



*Randens : vue générale  
(vue sur le pont bombardé  
lors de la seconde guerre mondiale)*



# LES VACANCES A RANDENS



## *Les préparatifs*

Le voyage à RANDENS était pour ma sœur Jacqueline et pour moi un des événements importants de l'année. Nous y pensions depuis le 1<sup>er</sup> janvier, date à laquelle nous nous remémorions les dernières vacances et quelquefois de plus anciennes.

Notre tante Léa demandait à notre père si elle pourrait, comme les autres années, emmener les enfants à Randens en août. Parfois c'était notre père qui demandait si, comme les autres années, elle envisageait de nous « prendre » pendant les vacances, sans demander ni le lieu ni l'époque, tant il était entendu que ce serait à Randens et au mois d'août.

Le mois d'août, cela voulait dire la réservation des places de train quarante-cinq jours avant le départ, c'était préparer le permis de ma grand-mère et c'était faire la demande de permis annuel pour notre tante. Pour aller chercher les réservations, elle devrait faire le détour par la gare St Charles, au sortir de l'atelier de couture où elle travaillait. Ce jour-là, ma tante rentrait à la maison par le bus « 95 », terminus St Gabriel, au lieu du tram « 29 », terminus Le Canet.

Une fois les réservations faites, les choses se précisaient. La valise de ma tante, destinée à ses affaires et à celles de ma grand-mère, était sortie. Le sac de cuir, qui me paraissait immense tant il allait recevoir d'objets de toutes sortes, était extrait de son sac de papier qui le tenait à l'abri de la poussière l'année durant; ce sac avait été utilisé par notre mère pour le transport du nécessaire bébé : biberons, langes, boîtes de lait...

Au fur et à mesure que la date de départ se rapprochait, différents objets et vêtements s'accumulaient sur le lit de la « chambre noire » (chambre seulement éclairée par une petite fenêtre donnant sur une « courette », terme pompeux pour nommer une galerie technique entre deux immeubles se terminant au niveau du toit par une tabatière).

Le lit donc, se couvrait d'objets mis de côté « pour Randens » : un bol, une assiette ébréchée, deux draps usagés... S'ajoutaient des cadeaux destinés aux connaissances de Randens, et des cadeaux pour la tante Florentine et son mari.

Du buffet de la salle à manger étaient extraits le thermos (il était ébouillanté et renversé pour sécher) et les timbales en aluminium (dont l'une, gravée, représentait la grotte de Lourdes), cadeaux de la voisine au retour d'un de ses pèlerinages.

Quinze jours avant le départ, nous allions passer, comme il nous arrivait souvent de le faire, le week-end au Canet. Nous y trouvions les vêtements de ma tante et ceux de ma grand-mère prêts pour la mise en place dans la valise. Généralement le sac de cuir était en partie rempli de morceaux de sucre dans une boîte métallique, avec une petite fiole de rhum ou de liqueur de Grande-Chartreuse, un ou deux paquets de biscuits, une tablette de chocolat, la lampe de poche (dont la pile avait été changée). Les fruits seraient achetés le jour du départ, le café pour le thermos fait au dernier moment.

A la fin du week-end, nos grands-parents, qui venaient nous rechercher, recevaient pour la énième fois les dernières consignes :

— « Vous savez qu'il faut des vêtements d'hiver et d'été ! C'est ce qui est ennuyeux à Randens et bien que l'on soit au mois d'août, il ne faut pas négliger les pull-overs, quoique l'an passé... » Et nous voilà partis sur la chronique météorologique des dix dernières années pour revenir au final à la mise en garde initiale : des vêtements d'hiver et des vêtements d'été. A cela venait s'ajouter une phrase qui s'adressait à nous :

— « Et tachez que la valise soit moins lourde que celle de l'année dernière ! ... » Comme si ma boîte de crayons de couleurs et quelques feuilles de papier à dessin venaient alourdir la valise de vingt-trois ou vingt-quatre kilogrammes (poids moyen reconnu une année sur l'autre).

## *Le voyage*

Le jour du départ nous arrivions au Canet dans l'après-midi par le tram « 29 », accompagnés par notre grand père. La maison était en effervescence : tout était prêt, mais deux ou trois paires de chaussures, et peut-être un autre objet encore prendraient bien place dans notre valise, bien plus grande que celle de notre tante :

— « Et puis au retour nous ne les aurons pas ... »

Nous passions la fin d'après-midi, chez les voisins du quatorze où nous retrouvions pour un moment un garçon de mon âge, avant de revenir chez les voisines de palier. Ces dernières nous racontaient, non sans une certaine nostalgie, les moments heureux qu'elles avaient passés en vacances à...Randens.

Le repas était pris très tôt de façon que la vaisselle puisse être faite et rangée avant le départ. Le dernier ustensile utilisé était bien évidemment la cafetière. Une fois le café versé dans le thermos, le gaz était coupé, le dernier morceau de beurre et les derniers légumes étaient portés chez la voisine de palier.

Quand la dernière « revue » avait eu lieu, les plombs étaient enlevés de façon qu'il n'y ait pas d'électricité dans l'appartement en l'absence de ses occupants.

Le voisin de palier était allé chercher le taxi sur la place de l'église, nous étions en transe. Au coup de klaxon du taxi, nous descendions vers le trottoir et nous croisions le voisin qui se chargeait de descendre les valises et quelquefois même de les poser sur la galerie du taxi.

Pour le trajet vers la gare, j'étais assis à côté du chauffeur. Pour des gens de notre condition, comme beaucoup à l'époque, la voiture était un luxe et peu de familles en possédaient. J'étais fier d'être assis à l'avant où, au-delà du volant, j'essayais de comprendre quel était l'usage des différentes manettes et le fonctionnement des trois pédales.

Notre tante avait des préoccupations financières et se souciait du trajet qu'allait prendre le chauffeur pour éviter que le montant de la course ne soit trop élevée. Elle avait bien raison de « veiller au grain » car bien qu'ayant passé la quarantaine et ayant pratiquement toujours habité Marseille, elle avait un accent léger mais un accent tout de même, « pointu » comme l'on disait dans le midi, qui pouvait laisser supposer qu'elle n'était pas de Marseille. Les chauffeurs de taxi peu scrupuleux auraient vite choisi le trajet le plus long pour s'assurer une bonne recette.

Arrivée à la gare St Charles : la valise la plus lourde, celle des enfants, était enregistrée au comptoir des « bagages accompagnés », puis nous nous dirigeons vers le contrôle ; nous étions généralement sur place deux heures avant le départ du train. Si notre

père, ambulant de la Poste sur la ligne Marseille-Lyon, était en gare le jour de notre départ, il venait nous embrasser avant notre montée dans la voiture de troisième classe.

Une fois sur le quai, je n'avais plus peur de rater le train. Ma curiosité pour tout ce qui touchait à la SNCF était largement satisfaite. J'imaginai que plus tard je pourrais être conducteur de locomotive, bien que ces énormes machines noires, qui crachaient fumées et jets de vapeurs accompagnés quelques fois de sifflets stridents, me faisaient peur. J'adorais malgré tout ces magnifiques embellissements qui au départ se développaient lentement pour entraîner le train de vacanciers. Du fait de ces craintes, j'avais envisagé plutôt d'être conducteur de ces chariots électriques tirant des wagonnets chargés de valises et de quelques vélos. Au passage de ces petits trains, il nous arrivait d'apercevoir notre valise enregistrée quelques minutes auparavant; cela rassurait ma tante, même si depuis ses voyages à Randens, aucune n'avait été perdue ou dirigée vers une autre destination.

Une fois sur le bon quai, nous recherchions notre voiture identifiée par son numéro mais aussi par de lourdes plaques métalliques accrochées sur le flanc de la voiture. Celles-ci portaient en grosses lettres le nom du terminus, en l'occurrence pour nous, Genève ou St Gervais Le Fayet, et en plus petits caractères, le nom de différentes gares, où le train devait s'arrêter pendant le trajet.

Nous montions dans la voiture et empruntions le couloir qui, en longeant un des côtés, desservait les compartiments munis d'une porte vitrée. Sur cette porte, une étiquette indiquait le numéro du compartiment :

—« C'est le nôtre ! » La lourde porte coulissante était poussée et voilà notre compartiment. Deux banquettes se font face; au milieu de chacune d'elle, un accoudoir basculant qui délimitait deux fois deux places. Au-dessus de ces banquettes deux niveaux de rangements, un pour les valises, fait de tubes chromés, l'autre en filets, destiné aux vêtements; prise dans ces filets, une étiquette placée à la verticale des places louées (étiquettes posées quelques heures avant le départ du train). Sur les cloisons du compartiment, au-dessus des appuie-tête, quatre photos sous verres dans un cadre métallique représentaient des hauts lieux touristiques français (la Tour Eiffel, le Mont St Michel, le Sacré-Cœur, ...). Les valises étaient posées, les vêtements rangés, sauf ceux qui nous couvriraient, quand l'atmosphère de la nuit se rafraîchirait.

Côté voie, un rideau était abaissé afin que les lumières des gares traversées ne nous réveillent pas. Avant d'abaisser ce rideau nous pouvions nous familiariser avec les langues étrangères : « e pericoloso sporgersi – do no lean out ! – es peligroso asomarse ! – nicht hinauslehnen ! »- tout ça pour nous dire : « ne pas se pencher au dehors ». Point important aussi, avant de prendre son quartier de nuit, celui d'identifier la localisation des WC - à droite ou à gauche- en sortant du compartiment. Les WC ne devaient pas être utilisés dans les gares car l'évacuation de la cuvette se faisait directement à l'air libre sur le ballast de la voie. En circulation, cette disposition, lors de l'usage des WC, faisait qu'en hiver un air

froid nous « caressait » les fesses; ce qui engageait par ailleurs à éviter un usage trop prolongé dans ces lieux.

Vous vous souvenez que dans le chargement du sac de cuir de notre tante, il y avait une lampe de poche. Cette lampe servait à éclairer nos recherches du compartiment et de nos réservations car le train, mis à quai bien avant le départ, n'était pas alimenté électriquement par la locomotive encore au dépôt. Le sac de cuir était placé sur la table escamotable sous la fenêtre; notre tante réservait toujours « côté fenêtre ». Si la température de la voiture, restée toute une journée sous le soleil du midi, était trop élevée, nous avions droit à un petit jet d'eau de Cologne.

En attendant le départ, j'avais le droit d'être dans le couloir pour voir au travers de la baie l'activité du quai. Cette autorisation m'était accordée environ jusqu'au moment où le train aurait dépassé la gare de Miramas. Ceci me permettait d'admirer la féerie des éclairages des raffineries de l'étang de Berre sous la clarté de la voie lactée de la nuit d'août. Mes mains et mes avant-bras qui s'étaient appuyés sur la barre chromée, placée par sécurité à mi-hauteur de la baie, étaient quelque peu noircis par la poussière de la fumée des locomotives à vapeur.

Autre détail, avant le départ du train, le rideau sur la porte vitrée était tiré, afin de faire le noir qu'une ampoule diffusant une faible lumière bleuâtre ne permettait pas d'éclairer. Le fait d'avoir baissé le rideau donnant sur le couloir faisait que de nouveaux arrivants hésitaient à ouvrir la porte, d'autres ouvraient la porte et n'arrivant pas dans le noir à déterminer le nombre de passagers dans le compartiment, passaient leur chemin.

Une fois le train parti, les soirs de grande chance, nous ne nous retrouvions que quatre dans le compartiment et c'était le grand confort... au moins jusqu'à la prochaine gare. C'était l'aventure du train de nuit.

Le jour, en ces mois d'Août, se levait assez tôt, et c'est bien avant notre correspondance que nous allions admirer dans la brume les paysages de l'Isère et de la Savoie.

A Montmelian nous quitions le rapide, pour prendre une heure après l'omnibus Chambéry-Modane. Sur le trajet de Montmelian à Aiguebelle s'égrenaient devant nos yeux toutes les petites gares de la Combe de Savoie. Une de ces gares dessert St Jean de la Porte. Cette particularité faisait dire à notre grand père, quand nous étions tout jeunes :

— « Après St Jean de la Porte il y a St Pierre de la Fenêtre ». Cette plaisanterie était prise comme une moquerie mais n'entamait pas les bonnes relations avec notre grand-père paternel, qui prenait un malin plaisir à nous faire raconter plusieurs fois notre voyage. Une fois la gare d'Aiton passée, la fébrilité était à son comble car le prochain arrêt était celui d'Aiguebelle.

\*



## *L'arrivée*

Quand le train stoppait en gare d'Aiguebelle, une nouvelle vie commençait pour quatre semaines.

Une fois sur le quai, ma tante ne manquait pas de vérifier que notre valise soit « descendue » du fourgon à bagages situé à l'arrière du train. Au hasard de la position de notre voiture, nous avons déjà aperçu sur le quai l'oncle Henry, l'époux de la tante Florentine. Quelques années plus tard, je lui ai trouvé une ressemblance avec l'acteur de cinéma Raymond Bussières. C'était un vrai titi parisien: il portait une caquette plate semblable à celle des danseurs de guinguettes des bords de Marne avec au bec souvent une cigarette Gitane maïs. Au-dessus d'un gilet (il est sept heures trente) et d'un pantalon de toile bleue, il arborait un grand tablier dont la pointe inférieure gauche était rabattue sur le cordon de ceinture quand sa fonction de protection n'était pas nécessaire. Notre grand oncle par alliance, après un salut vers l'employé de la gare, prenait sur le chariot de la SNCF notre valise pendant que notre tante remettait le ticket de transport à ce même employé. Notre valise de vingt-trois kilogrammes et la valise de notre tante étaient chargées sur la lourde brouette en bois de chêne et à roue cerclée de fer.

Nous sortions du quai de la gare par le passage à niveau qui était dans son prolongement, le train continuait sa route vers Modane, son terminus.

A ce moment-là, un premier coup d'œil sur l'enneigement du massif de La Lauzière était immédiatement suivi d'un commentaire : on le comparait à celui de l'année précédente. Ceci n'avait aucune valeur scientifique mais cela faisait partie du rituel de l'arrivée. Un coup d'œil au Nord sur les Moilles du Massif du Grand Arc : à cette époque aucune chance d'y trouver de la neige, mais c'était un lieu symbolique de Randens, chargé d'histoire et où se situe le Lac Noir. « Faire le Lac Noir », ça classe la personne qui a réussi cet exploit et tout étranger du lieu l'ayant « fait » bénéficie d'un regard respectueux venant des gens du pays. Il faut dire que dans des temps pas si reculés que ça, certains se noyaient dans le lac, quand, après une longue montée en transpiration, ils sautaient dans ce lac de montagne aux eaux glacées.

Au sortir du passage à niveau et après être passé devant le café Bernard, qui avait son histoire, (histoire qui nous était racontée au moins une fois durant notre séjour), la « route », car il n'est pas possible de dire « rue » en l'absence de trottoir, était toute droite jusqu'à l'arrivée sur la place de Randens.

A gauche, après le café Bernard : un jardin potager qui nous montrait que nous avions bien quitté la Provence. Ce jardin typique présentait au moins deux rangées de haricots à rames et plusieurs variétés qui se cuisinaient en plat ou en grains, plus tard après notre départ de Savoie. Sur ces deux rangées, certains avaient une gousse violette, d'autres jaune et d'autres vert pale. Au-dessous de ces rames d'environ deux mètres cinquante de haut, des « racines jaunes », nom local donné aux carottes, qui du fait du climat, avaient de

grandes fanes vertes. Toujours dans ce jardin, des pommes de terre et parmi elles une variété « les pommes de terre quenelles » appelées allez savoir pourquoi « pomme de terre à cochons », en fait une variété de rattes dont je raffolais, soit rissolées dans le beurre du cru, soit simplement bouillies à déguster avec le même beurre, cette fois cru, et avec du fromage blanc, de la tomme ou des « diots » (nom des saucisses locales )saucisses.

D'énormes feuilles vert brun cachaient les betteraves rouges et tout à côté de grandes tiges jaunes ou rouges enserrées dans un feuillage vert, c'était de la rhubarbe. Bien sûr il y avait des cultures plus courantes pour nous méditerranéens comme les tomates, qui finiraient de mûrir quand nos vacances seraient terminées et des courgettes qui ne seraient ramassées que si elles pesaient au moins un kilogramme et demi.

Au niveau supérieur de ces plantations, nous apprécions les framboises, les groseilles et les « groseilles à maquereaux », nom qui continue aujourd'hui encore à m'intriguer. Le semblant de clôture était fait d'une vigne dont nous n'avions jamais pu apprécier le raisin et qui, nous le supposons, finirait en vin avec l'expression connue : « Le raisin mûrit une année sur deux ». Dans l'inventaire de ce jardin, il ne faut pas oublier les pêches de vignes à chair rouge sous une peau aussi rougeâtre que tachetée et velue. Un haut prunier laissait tomber de grosses prunes violette délicieuses mais quelquefois « habitées ».

Ce jardin était à mes yeux l'exemple même du jardin local.

De l'autre côté de la route, se trouvait l'abattoir du canton: un tout petit immeuble à une seule salle, où, bien heureusement nos yeux d'enfants n'ont pas vu entrer d'animaux...

Nous approchions du pont de l'Arc bombardé lors de la seconde guerre mondiale et reconstruit en 1947.

Ce pont délimite la « frontière » entre Randens et Aiguebelle (chef-lieu du canton). Il avait vu, si j'en crois les anciens, des batailles rangées entre les deux jeunesses de Randens (« Randaillons plein cul d'oignons ») et d'Aiguebelle (« Aiguebelaiï plein cul d'ail »)

Ce qui m'étonnait et m'étonne encore aujourd'hui, c'est le peu de français qui connaissent la rivière Arc alors qu'elle a façonné la Maurienne. Une fois passé le pont, nous y étions: Randens avec son séjour de vacances dont nous parlions toute l'année et dont je parle encore aujourd'hui avec grand plaisir.

\*

## ***L'épicerie enseigne Porte-Pot***

Peu de changement à vrai dire sur la place; à gauche, chez Bazin, le commerce « à tout » et à un peu d'épicerie sèche et quelquefois des produits locaux . En contrebas dans le coin gauche, le café tabac et surtout, à l'intérieur, la cabine téléphonique de chez Barrel. A quelques pas à droite de la place, notre grand-mère, notre tante Léa, ma sœur Jacqueline et moi arrivions chez la tante Florentine (la « tatan » en traînant sur la dernière syllabe, comme il est de coutume dans la région). Elle nous attendait devant son commerce « multiple » au nom de « porte-pot ». Nous n'avons jamais connu l'origine de cette appellation.

Se trouvait en présentation un large éventail d'épicerie sèche : conserves en tout genre, singe (nom donné depuis la guerre de 14-18 au corned-beef), bonbons, objets souvenirs (pour l'achat par les enfants de la colonie de vacances de l'EDF), quelques nécessaires de couture et fournitures scolaires (cahiers, encre, plumes sergent major, papier bleu pour recouvrir les livres etc...). Exceptionnellement nous pouvions voir pendre, de l'étagère la plus haute, des saucissons secs de deux catégories: une première noble « pur porc », une seconde dite de « ménage » (mélange bœuf & porc). Tout ceci se trouvait derrière un haut comptoir de sapin, qui ne comptait plus les couches de brou de noix et de vernis consciencieusement appliquées chaque année. A l'opposé de ce comptoir, dans la même salle, étaient placées quelques tables pour la restauration. Une restauration destinée aux ouvriers et aux vacanciers qui louaient en pension des chambres dans le village.

Avant d'aller plus loin dans la narration de notre arrivée, il est nécessaire, pour respecter l'histoire, de faire un retour sur ce commerce si particulier, ce lieu et l'atmosphère du moment.

Notre grand oncle Henry, prisonnier et blessé de la seconde guerre mondiale, avait eu droit, vu son statut, à un emploi réservé. Lui, ouvrier de la mécanique à Paris et sa seconde épouse Florentine (sœur de sa première épouse décédée) décidèrent de venir s'installer au pays. Le couple a pu ouvrir ce commerce en bénéficiant, à titre gratuit et jusqu'au décès du dernier survivant, d'une licence IV. Cette licence permet de vendre vins et alcools à emporter, au titre de l'épicerie, et de servir vins et alcool lors de la prise de repas, mais ne permet pas de servir ces boissons au comptoir comme dans un traditionnel café. Lors des repas pris par les ouvriers, pensionnaires et vacanciers, apéritifs, vins et digestifs agrémentaient les repas sans problème. La chose était bien claire. Cependant nous sommes en Savoie et à cette époque les savoyards aimaient bien boire « un canon » vin blanc (de préférence le matin) et vin rouge (de préférence l'après-midi); blanc et rouge « limés » quand il est rajouté un doigt de limonade ou pour certains de Vichy (que pour le blanc).

La situation est délicate mais la solution est trouvée. Pour servir les habitants du village et des villages environnants, en toute illégalité, notre grand tante et son mari servaient vins et alcools dans la cuisine jouxtant la salle du commerce. Les consommateurs étaient habitués à cette pratique et le maire, le curé, même les gendarmes d'Aiguebelle faisaient partie de la clientèle. Par contre, tout visage inconnu et souvent placé au-dessus d'une cravate qui s'aventurait à demander ne serait-ce qu'une bière, était éconduit:

—« Ici ce n'est qu'une épicerie et un restaurant ». Du fait de la prescription, je peux vous dire que pour dissimuler cette pratique, les tenanciers déclaraient un nombre de repas bien supérieur à la réalité. Pour la Vogue (fête patronale du 15 août) une demande au service des Douanes et à la Régie des Alcools étaient rédigée, afin de pouvoir distribuer durant la période de l'alcool sous toutes ses formes et en toute légalité.

\*

### ***Le petit déjeuner du jour de l'arrivée***

J'espère que je ne vous ai pas trop égaré car souvenez-vous !, nous, les Marseillais, nous venons tout juste de passer la porte de cette épicerie Porte Pot.

Notre grand-tante avait préparé le petit déjeuner et nous servait le café au lait fumant. Le lait provenait directement de la ferme des Buet et la crème épaisse surnageait dans le bol, ce dont j'avais horreur. Seules ma grand-mère et ma tante se délectaient de ce breuvage, qui devait leur faire remonter des souvenirs de jeunesse. Ma sœur et moi, nous nous régalions de larges tartines au beurre de la fruitière, vendu à la motte chez Vallier, le crémier de la petite rue d'Aiguebelle (surnom donné à la rue Ste Catherine en opposition à la grand-rue qui était la nationale « 6 », traversant le village). Sur ces tartines beurrées, s'étalait de la confiture de fraises des bois, de groseilles, de pêches de vignes ou de myrtilles. Suivant la confiture choisie, le descriptif des faits de l'année écoulée commençait: le résumé d'une année en un peu moins de trois heures. La narration était du style:

—« Les fraises des bois, c'est Joseph (cousin germain de notre mère) qui les a ramassées en juin cette année, elles étaient en avance. Je m'en souviens bien ! » nous dit Florentine, « car c'était la veille du feu de la St Jean où Pommier s'est brûlé la jambe avec un pétard ».

Avec l'esprit de l'escalier, passait l'état civil de l'année où les mariages et les enterrements étaient plus décrits que les naissances car généralement sujets à des commentaires succulents. Je n'en citerai que deux. Le premier rapporte le fait qu'une personne vivant sur le flanc de la montagne n'avait pas assisté à l'enterrement de son frère. Florentine en avait été particulièrement choquée et demanda pourquoi cette femme avait été absente à la cérémonie. La réponse donnée la choqua plus encore:

—« Je n'ai pas pu y aller, car il fallait que je mène la chèvre en champs » (expression locale pour dire : conduire l'animal au pré). Le second, toujours au sujet d'un

enterrement, (il y en avait plus que des mariages), a touché directement Florentine. Cette dernière, lorsqu'elle s'absentait, enfermait dans sa boutique son chien Touki. Ce brave bâtard très intelligent, un jour d'enterrement, s'échappa de sa prison provisoire et entra gaillardement dans l'église par l'allée centrale. Il fit demi-tour autour du cercueil sous les chuchotements des fidèles qui murmuraient :

—« C'est le chien de Madame Leloup ou c'est le chien de la Florentine ». Notre grand-tante, profondément touchée, ne nous en a pas dit davantage sur l'épilogue de l'événement.

\*

### ***Les enterrements de vie de garçon***

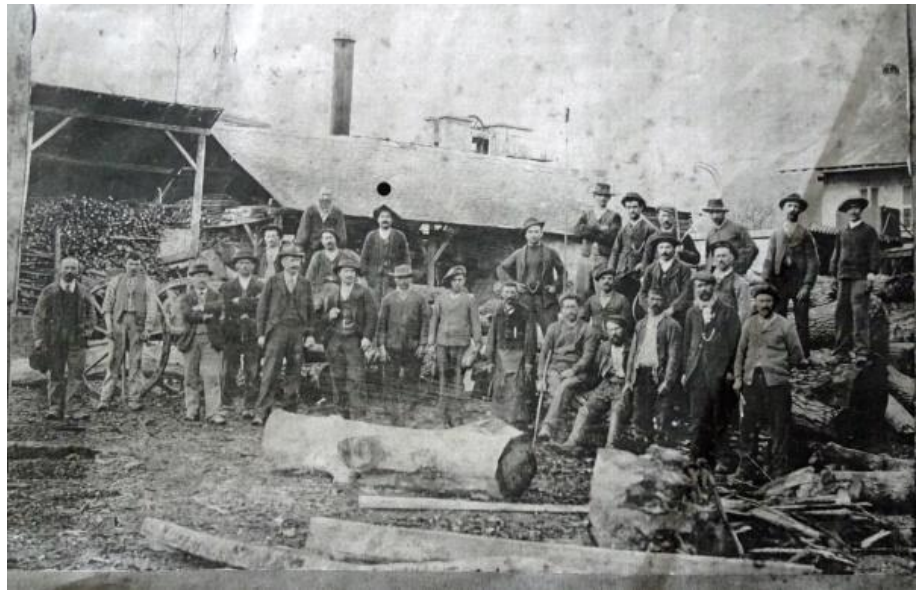
Bien que non enregistrés à l'état civil, il faut faire part des enterrements de vie de garçon. Cette coutume procède d'un rituel bien établi. Comme l'on dit « garçon », aucune représentante de la gente féminine ne devait être présente sur le parcours. Seule une serveuse, d'âge canonique, y était vue pour assurer le service de la polenta aux « diots », clôturant tard dans la nuit la cérémonie. Pour l'occasion, le chariot à bagages à grande roue de la gare d'Aiguebelle était réquisitionné. Le « promis » y était juché dans un fauteuil de salon, les pieds reposant sur un petit cercueil. Le cortège des « hommes » du village (Monsieur le Curé compris !) se rendait sur le pont de Randens, accompagné de chants religieux pas très catholiques... Une fois sur le pont, le cercueil était jeté dans l'Arc. Florentine, nous expliqua qu'il n'y aurait plus de cercueil jeté dans les eaux tumultueuses car des âmes bien pensantes, ayant vu un cercueil flotter sur les eaux de retenue d'un barrage, protestèrent et eurent gain de cause.

.../...

## *Les mariages*

Si nous n'avons jamais assisté à ces enterrements de vie de garçon, nous avons pu découvrir les matins mêmes des jours de noces, une tradition pour le moins originale. Nous sommes dans un environnement forestier et l'activité de scierie y trouve sa place (notre arrière-grand-père David n'était-il pas scieur de long ?) et la sciure y est abondante (une partie servant au chauffage). Ensuite, nous sommes dans un village de six cents âmes où tout le monde se connaît et où tout se sait. La nuit précédant le mariage, un chemin est tracé à la sciure depuis la maison de la promise jusqu'à celle de son fiancé. Mais d'autres chemins, partant toujours de la maison de la future, se dirigent vers les maisons des autres garçons... fréquentés. A cela quelquefois, des petits plaisantins rajoutaient... quelques pistes. De mémoire de notre grand-tante, ces situations n'avaient jamais engendré de duels sur le pré.

*Frédéric DAVID « scieur de Long » à la scierie de Randens*



Un jour de mariage, tous les villageois que vous rencontriez, ou presque, déclaraient « aller au mariage ». Naïvement vous imaginez qu'ils étaient invités. Vous faites erreur: étant donné que dans un petit village toutes les familles sont plus ou moins parentes, la mariée, le marié, sont de la famille...

Donc tout le village est de sortie. Les femmes s'apprêtent à revêtir leurs plus belles robes et pour ces messieurs leurs costumes (pour les hommes mariés : celui de leur propre mariage). Les petits enfants sont aussi endimanchés, les petites filles portent des rubans dans les cheveux. Ainsi ce monde en beauté sera présent à la mairie et en procession ira à pied à l'église. Au sortir de la messe, les mariés essuient une pluie de gros haricots Soissons qui se mêlent malgré tout à quelques dragées. Nous, dès notre arrivée, nous scrutons le tableau d'affichage administratif pour y trouver la publication des bans des mariages d'août et vérifions si nous pourrions dire comme les locaux :

— « Nous allons au mariage ! ». Le petit nombre d'habitants ne nous permettait pas d'être satisfaits chaque année.

.../...

## ***Les enterrements***

Les enterrements, eux, ne pouvaient pas se programmer ... et seul le hasard nous permettait d'être témoins de la cérémonie.

Sous le chaud soleil d'août, un des cultivateurs prêtait un cheval docile pour tirer le corbillard. Ce brave animal devait supporter une épaisse robe noire immense, y compris sur la tête, laissant seulement apparaître au travers d'orifices bordés de gris-argent les yeux et les oreilles. Le corbillard, quant à lui, était sorti pour la circonstance de la « remise des pompes ». (Cette dénomination m'a toujours étonné et aujourd'hui encore, comme je n'ai pas fait de recherches, le mystère pour moi reste entier). « Remise des pompes », on peut comprendre « pompes funèbres » mais dans la même remise cohabitaient d'autres pompes en l'occurrence la voiture des pompiers.

J'ai le souvenir d'avoir participé aux obsèques de mon grand oncle Henry, celui qui venait nous chercher à la gare avec sa brouette. Cette année-là, il n'avait pas pu venir nous chercher et il décéda dans les jours qui suivirent notre arrivée. Sa dépouille avait été veillée deux jours et deux nuits par des hommes du village, essentiellement par ceux de la famille et de sa classe. Tout au long de cette veillée étaient évoquées les anecdotes de la vie du défunt et les faits du moment tout en buvant café et alcools. Les femmes rendaient visite à notre grand-tante qui était venue dormir à la maison. Le corps du défunt, éclairé par un cierge, reposait sur son lit, un chapelet tenu sur la poitrine. Tout près de la dépouille, des grains de café destinés à neutraliser les odeurs d'un début de décomposition. Si la charge du cheval n'était pas très importante, c'est que le corbillard ne supportait que le cercueil. Les fleurs et les objets-souvenirs étaient portés en procession par les hommes derrière le corbillard. Moi-même, ce jour-là, malgré mon jeune âge, j'eus en charge de porter tout au long de la cérémonie, de la maison à l'église et de l'église au cimetière, une lourde croix de marbre gris flanquée d'un Christ en bronze. Dans le cortège les plaques-souvenir de la classe, celle des anciens combattants, des prisonniers de guerre, des pompiers et de l'amicale bouliste avec toujours la même mention « A notre camarade regretté ». Au retour du cimetière, un plantureux repas clôturait la journée. Notre grand-oncle, ayant conservé son accent de titi parisien, s'était parfaitement intégré au village et était apprécié de toutes les associations et corps constitués et partageait volontiers un canon avec le curé qui n'avait pas les mêmes idées que lui.

\*

Nous en étions toujours au petit déjeuner et les habitués du lieu passaient la double porte battante qui séparait le commerce de la cuisine pour vernir boire leur café. Certains préféraient leur canon de blanc (ou de blanc limé quand leur médecin leur avait suggéré de diminuer leur addiction pour l'alcool...). Ceci étant, ces clients avaient déjà rendu visite à un premier café et il en restait encore un à visiter. Certains traversaient le pont pour s'assurer que le vin servi à Aiguebelle était aussi bon que celui servi à Randens...

## ***La maison des vacances***

Alors que la matinée était bien entamée, Florentine nous donnait la clé de la maison qu'elle conservait toute l'année au cas où... et qui lui permettait de venir faire un brin de ménage avant notre venue. Henry reprenait la brouette pour nous accompagner jusqu'au pied de l'escalier extérieur de cette fameuse maison de vacances, située sur la place de l'église à côté de celle des Chambraud. Un certain mystère tournait autour de l'acquisition de cette maison par une branche éloignée de la famille. Notre maison de vacances, dont nous n'avons jamais su si elle faisait partie ou non du bâtiment religieux qui jouxtait l'église, était pour nous la maison des David, la différenciant de ce fait de la maison des Miquet.

Dans cette maison David était né mon grand-père Jules, cadet d'une famille de neuf enfants et Florentine, la dernière de la lignée. Cette maison était constituée de trois pièces superposées, placées au-dessus d'un passage public voûté, que l'on dénommait la « voûte ». Un escalier extérieur, en bois, terminé par un balcon desservait la première de ces pièces: une cuisine où étaient pris les repas. De cette pièce partait un escalier, type échelle de meunier, vers la première chambre éclairée par une porte-fenêtre donnant sur un balcon de bois, qui nous était interdit, vu la vétusté de l'ouvrage.

Mon père construisit un escalier, quart tournant, pour atteindre le dernier étage dans le but de faire de cette maison une véritable résidence secondaire. Sous le toit d'ardoise, sans accès, si ce n'est par une lourde échelle amovible en châtaigner, un espace. Je souhaite mentionner cet espace car il portait pour moi un nom plein de mystère: « le galetas » nom local utilisé pour qualifier ce que l'on aurait pu appeler comble ou grenier.

Dans ce programme de travaux, mon père avait aussi creusé une tranchée au milieu de la place de l'église pour raccorder la maison à l'eau courante et avait mis en place un évier. Avant cette opération, l'eau était prélevée à la fontaine publique au moyen d'un seau qui se posait sur une table en bois pour les nécessités de la maison. Les eaux usées étaient jetées par-dessus le balcon sur la place, où le sol en terre battue avait la charge de les absorber.

La restauration de cette maison aurait dû être entreprise par mes grands-parents, qui vraisemblablement avaient prévu de s'y retirer à la retraite; la mort prématurée de mon grand-père n'a pas permis cela, et la maison ne pouvait devenir qu'une résidence secondaire. De ce fait, la mairie du moment autorisa mon père à construire une cunette cimentée pour l'évacuation des eaux usées. Cette cunette, tracée au milieu du passage public, en terre battue, allait se jeter dans le regard des eaux pluviales de la route principale. A la lecture de cette description, vous avez peut-être compris que nous n'avons pas de WC. Nous utilisons les WC publics de la place principale ou un WC de jardin à environ cent mètres de la maison, gracieusement prêté par une amie de ma grand-



mère. Pour les citadins que nous étions, c'était une épreuve de devoir utiliser ces commodités : cabanon en planche, sol en bois ajouré, cuvette en planches et papier d'usage, fait de feuilles du quotidien Le Dauphiné Libéré, le tout baigné d'une odeur... naturelle : de vraies toilettes sèches pour écologistes convaincus. Pour éviter au maximum cette épreuve, nous utilisions les WC de Florentine, le soir à la fin du programme de la télévision quand cette dernière est arrivée dans la maison.

Lors de la restauration de cette maison, mon père Isidore décida de demander à un maçon local de remplacer l'escalier extérieur en bois, dont la fin de vie semblait proche, par un escalier en béton, beaucoup moins respectueux de l'aspect local mais beaucoup plus sûr. Ce maçon, pour ne pas se lancer dans une construction délicate de la rampe et pour être plus respectueux de l'aspect local, décida quelle serait en fer forgé. J'ignore quelles avaient été les négociations commerciales, mais pour augmenter sa marge, le dit maçon décida de voler cette rampe sur un chantier en cours. Le délit a vite été reconnu et Florentine et Henry en furent, en notre absence, les premiers informés. A notre arrivée pour les vacances, mon père se mit en charge de régler ce problème et emprunta le vélo de l'oncle Henry pour aller retrouver le maçon malhonnête. Le chaud soleil de cet été lui asséna une forte insolation, ce qui le précipita sur une croix métallique du bord de la route. L'accidenté fut gratifié d'une mise en place de deux points de suture au menton. La légende raconte que, pour le choyer, ma mère le prit tendrement dans ses bras et quelques mois plus tard naissait ma sœur; j'écris « la légende » car la période de gestation semble un peu malmenée...

Une autre situation pourrait être assimilée à la légende ou à un extraordinaire concours de circonstances. Ma grand-mère Miquet, aînée, elle aussi d'une famille de neuf enfants, tenait dans ses bras devant la maison Miquet, un de ses frères, quand un torrent de boue l'emporta jusque sous la voûte de la maison des David. Là, celui qui n'était pas encore notre grand père la recueillit dans ses bras : je vous laisse imaginer la suite...

\*

### ***Le premier déjeuner***

Le premier déjeuner de notre séjour était offert par Florentine dans la salle de restauration; ce n'était pas un repas de fête ni un repas d'exception. Comme nous avons passé la matinée à les écouter, ma tante et ma grand-mère n'avaient pas eu le temps de faire des courses et de se remettre du voyage. C'était le repas standard des demi-pensionnaires qui déjeunaient aux tables voisines. Il était bien précisé, que ce repas était offert, par opposition aux autres déjeuners que nous prenions tout au long de notre séjour, repas que Léa payait à sa tante. Florentine faisait un prix différent pour les enfants, bien qu'à cet âge-là nous soyons pourvus d'un grand appétit. Chacun de ces repas comportait

un hors d'œuvre, une viande garnie (jamais de poisson sauf sardines en boîte et des maquereaux au vin blanc servis en hors d'œuvre), du fromage (souvent des portions de Vache qui rit ou de Vache sérieuse que Florentine affublait du nom pompeux de « crème me de gru...è...re » de façon à valoriser ce produit. Elle n'aimait pas que sa nièce Georgette lui dise que ces fromages provenaient de la pression de résidus de fabrication des beauforts ou autre gruyère et enfin les desserts: fruits locaux, tartes maison aux fruits de saison ou flans.

Le premier jour, après le repas, nous allions faire la sieste. Les autres après-midi étaient consacrées aux promenades pédestres, agrémentées des mêmes commentaires d'années en années. Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles j'ai des souvenirs précis. Il paraît que pour savoir les choses, il faut les oublier sept fois... Faisait partie du rituel du premier jour, d'abord l'inventaire du large buffet de noyer, où nous retrouvions les produits qui nous avaient attendus pendant un an: riz, pâtes de Savoie (région oblige), sucre en morceaux, sucre en poudre pour les faisselles. Ensuite, un premier déplacement vers Aiguebelle nous permettait d'acquérir des produits frais: viande, charcuteries, fromages, (c'est-à-dire tomme grasse, beaufort, reblochon...) ~~sans oublier les fromages blancs démoulés de leurs faisselles dans un bol venant de la~~ Hameau des DURNIERES  
(Première résidence de la famille DAVID  
à son arrivée de MONTGILBERT ) ~~né~~ d'une épaisse crème fraîche. Une fois les vacances à Randens ~~finies, notre corps était~~ parsemé de nombreux boutons sans savoir si ces derniers provenaient d'un excès de consommation de crème fraîche ou de piqûres de puces. Ces puces nichaient dans les planchers de certaines habitations ou dans les granges de foin, où nous aimions nous amuser comme des fous. Peu important les causes, nous portions le témoignage de vacances réussies.

## ***Nos promenades traditionnelles***

### ***Le terrain de RANDENS***

Une des premières promenades nous conduisait à faire le tour du propriétaire, au Chaix, sur la parcelle que nous appelions « le terrain de Randens ».

C'était une bande étroite de terre, délimitée par deux rangées de vignes. Je n'ai jamais connu le nom du cépage mais l'autorité administrative nous obligea à



***Hameau des DURNIERES***  
(Première résidence de la famille DAVID à son arrivée de MONTGILBERT)

l'arracher, sous prétexte de cause cancérigène. Avant l'arrachage, la récolte devait faire le bonheur des voisins qui tout au plus devaient dire à la Florentine qu'ils s'étaient servis. Ce terrain était, semblait-il, le dernier témoignage de propriété de la famille David qui, descendant de Montgilbert, s'était installée aux Durnières, hameau de Randens à quelques cinq cents mètres au pied de la montagne. Une histoire de famille, que je n'ai jamais connue, mais qui exaspérait toujours notre tante Léa prétextant que maison et terrains avaient dû être vendus pour payer des dettes familiales (de qui ? mystère !). Une fois cette visite faite, il était rare que nous y retournions pendant nos vacances. Pour nous y rendre, nous passions devant l'étable des Combet, en nous assurant que les vaches l'avaient quittée, car nous avons une grande peur des vaches. Ensuite, chemin faisant, nous passions devant la maison dite « l'atelier du tonnelier », artisan dont la fabrication principale était celle de tonneaux et pressoirs pour le vin et le cidre. S'ajoutait à ces fabrications celle de nombreux récipients en bois: seaux, baquets appelés localement « seilles ». Presqu'en face du tonnelier se trouvait la scierie de Scandolo, qui assurait aussi les travaux de charpente dans le secteur. Nous passions ensuite le pont sur le ruisseau, venu de la cascade. Ce ruisseau avait englouti le premier village de Randens en 1748. Le village a été reconstruit à son emplacement actuel; si bien qu'il est aujourd'hui encadré par deux ruisseaux. Une fois passé le pont, la fruitière, en charge de transformer le lait local et, à gauche de la route, les immeubles du personnel de la centrale EDF, « Les chalets EDF » comme disaient les habitants de Randens bien que ces immeubles, aux aspects de chalets, étaient construits en béton. Le premier, qui abritait un seul appartement, jouissait d'une aura particulière car c'était celui du directeur. Après, tout au long de la route, en allant vers le Chaix, nous avons vu construire les premières « villas » qui bénéficiaient sur ce versant de Randens d'un bel ensoleillement, contrairement au versant d'Aiguebelle, très vite à l'ombre de la montagne de Bois Blanc.

\*

### ***La visite au cimetière***

Les promenades suivantes nous conduisaient, à l'opposé de la première, en direction de la Maladière et d'Argentine pour nous rendre, dès les premiers jours, sur le tombeau de mon grand-père Jules David, partagé avec ses parents et certains de ses frères et sœurs morts en bas âge. Florentine nous avait informés par courrier tout au long de l'année des différentes personnes qui, à la Toussaint, étaient venues fleurir le tombeau de son frère. Au-delà des membres de notre famille, de nombreuses connaissances de ma grand-mère et de ma tante, nous sachant à Marseille, ne manquaient pas de fleurir le tombeau, sachant que leur geste nous serait rapporté par Florentine. Lors de notre séjour, nous nettoiyions la dalle de béton faisant fonction de pierre tombale et nous repeignions au minium gris argent les chaînes entourant la pierre. C'était Florentine qui nous donnait un pot de cette peinture; c'était celle avec laquelle elle repeignait régulièrement le pourtour de sa cuisinière à bois et son

tuyau de poêle de la cuisine. Une fois notre tâche terminée, nous parcourions la totalité des allées du cimetière, pour découvrir les nouveaux venus et ceux qui avaient fait des travaux d'embellissement. Il va sans dire qu'à la lecture des noms gravés, un pan d'histoire était évoqué: la vie du village, les liens de parenté même très éloignés des familles David et Miquet. Nous revivions cent ans d'histoire.

\*

### ***La visite à La Fabrique***

En se dirigeant vers le cimetière, juste avant de passer le pont sur le ruisseau de la fabrique à notre gauche, débutait la route de Montsapey. Nous montions cette route bordée de chênes et de mûriers sur une centaine de mètres et nous découvrions un étang, où les vaches en pâture venaient s'abreuver. La vue sur cet étang et le pré se faisait à partir d'une énorme pierre, qui, en son temps, avait dû tomber de la montagne et qui était maintenant en place pour plusieurs siècles. Cette grosse pierre faisait le bonheur des pêcheurs à la truite car sa forme créait au niveau du ruisseau un remous, où le merveilleux poisson pouvait s'oxygéner. Je me souviens d'avoir accompagné Joseph dans ses tentatives de capture et en être revenu bredouille. Durant notre séjour, il n'était pas rare que notre voisin d'en face GUERRAZ, familier aussi de cette pierre, nous fasse don d'un de ses trophées que notre grand-mère faisait frire au beurre du cru (à classer dans les meilleurs souvenirs de mes gourmandises).

Tout en poursuivant la montée, à notre droite, la lourde porte en fer forgée du château de Grange. A cet instant, sortait le rappel historique d'une grande partie des familles David et Miquet, lesquelles avaient toutes plus ou moins travaillé au château. Nous ressentions, dans ces rappels, l'atmosphère particulière qui devait être celle de l'époque, entre les châtelains et le personnel du village... Une fois la grille du château quittée, sur la droite et en partie à cheval sur le ruisseau, « l'usine » de pâtes, qui a sûrement donné son nom au lieu et au surnom du ruisseau à savoir: « La Fabrique ». Florentine y a travaillé durant la guerre de 14-18 comme ouvrière et disait à qui voulait l'entendre, que lors de l'emballage, la responsable veillait à ce qu'il y ait:

— « Un rang de fraîches, un rang de moisies. C'est la guerre ! ».

\*

### ***La forge de Jean***

*(voir en Annexe l'article du Dauphiné Libéré)*

Deux itinéraires possibles: soit continuer la route par une épingle à cheveux contournant la Fabrique, soit



prendre un sentier droit au travers des bâtiments. Les deux itinéraires nous conduisaient vers la forge de Jean Péronnon. Un vrai forgeron de carte postale, rougeaud, le visage buriné par le labeur, vêtu d'un bleu de travail affublé d'une ceinture de force. Dans l'ancre de son atelier, au sol noirâtre en terre battue, prenait place un marteau pilon actionné par l'eau du ruisseau : cette image gravée dans ma mémoire s'accompagne du rougeoiement et de la chaleur de la forge. Ce Jean, sans être de notre famille, en était proche car sa sœur, Elisa, avait épousé Joseph, notre grand oncle Miquet. Durant notre séjour, nous le rencontrions dès le premier mardi au marché d'Aiguebelle sur le champ de foire et traditionnellement il nous invitait à un repas de midi, où son épouse, traditionnellement aussi, concoctait des tomates farcies au riz et à la saucisse. Ce souvenir culinaire s'accompagne d'un souvenir « technique » : celui du téléphone. Dans la grande salle, où se situait aussi la cuisine et où le poêle à bois devait fonctionner toute l'année, prenait place, ce qui était rare pour l'époque, un téléphone utilisé pour l'activité artisanale et bien utile quand on se situe sur les premiers contreforts de la montagne. Ce téléphone était une véritable pièce des compagnons du devoir, son corps principal était fait de bois de noyer parfaitement verni. Son équipement était constitué d'un combiné de bakélite noir et d'un écouteur, en plus du combiné, pour qu'une deuxième personne puisse profiter de la conversation. Le tout bien évidemment relié par des fils à enveloppe textile. Sur le corps principal, une pièce particulière chromée (nommée la pédale) permettait l'appel au central d'Aiguebelle :

- « Allo ! Ici le 10 à Randens, je voudrais le « 360 » à Chambéry ! »
- « Dix minutes d'attente ! Je vous rappelle. Raccrochez ! »
- - Vous avez dit la fibre ?!!

\*

### ***Le lac de Charbonnière***

Les lieux de promenades des premiers jours étaient sur Randens de manière à faire l'inventaire et être au top de son évolution. Dans un deuxième temps, nous passions le pont pour nous rendre à Aiguebelle et d'abord au lac de Charbonnières, magnifique lieu, où les sommets enneigés de la Lauzière se reflétaient sur les eaux tranquilles du lac. Léa nous rappelait que dans sa jeunesse, notre grand-père David venait extraire de la tourbe, un combustible de chauffage. Alors ! Lac ou tourbière? Peu importe, le cadre est magnifique. (Peut-être que dans nos familles il était de coutumes de dire « Charbonnière » en mémoire de nos aïeux alors que les cartes mentionnent : « Le Vivier ».



Une autre grande promenade sur Aiguebelle nous conduisait aux Salles, un hameau où résidait Juliette, cousine germaine de notre mère.

\*

### ***La ferme de Marcelle***

Sans être une véritable promenade nous allions régulièrement passer une partie de l'après-midi dans la ferme de Marcelle, que nous appelions par son nom de jeune fille : Marcelle Buet (vraisemblablement parce qu'elle avait joué avec notre mère, du même âge qu'elle). Nous trouvions dans cette ferme un troupeau de vaches laitières de race tarine (guère plus de dix à douze unités), de la culture du maïs et du foin pour leur alimentation et la culture du tabac financièrement très intéressante. Le citadin que j'étais se trouvait dans un autre monde et n'imaginait pas que c'était une activité économique. Les vaches faisaient partie du paysage, du décor de mes petits livres illustrés. Elles répondaient à des noms charmants, que je me sens obligé de vous donner pour bien camper l'atmosphère. Il y avait Noiraude dont la robe portait des taches brunâtres, Blanchette par opposition portait des taches blanches, Marguerite, au doux nom de fleur et de celui de la belle-mère, Alphonsine, celui de la belle-sœur, et puis Noisette, Olga, etc...

Ces après-midi entiers nous observions les travaux agricoles, et une fois un peu plus âgé, très modestement, je mis la main à la pâte en aidant à transporter les fardeaux de feuilles de tabac vers la grange de séchage. Vers dix-sept heures, nous dégustions une ou deux tartes façonnées par la maîtresse des lieux: tarte à la crème et tarte aux fruits, généralement aux prunes de la saison, où la crème et le beurre maison étaient largement utilisés. Avant cette collation, sur un banc au bord de la cour, nous observions les allers et venues du tracteur (un des rares dans le village), les animaux de basse-cour et les chiens qui, après nous avoir fait peur lors de notre arrivée, vivaient leur vie sans se soucier des marseillais ; les chats nous ignoraient totalement.

Presqu'en face du banc de l'autre côté de la cour, une « chose », je ne dirais pas un outil ou un objet, car ceci m'intriguait. J'avais tenté à plusieurs reprises de demander à ma tante Léa ce qu'il en était; par de nombreuses pirouettes oratoires, elle s'était soustraite à la réponse. Cette « chose » était une pièce en bois réalisée en Y à partir d'un tronc d'arbre, dont j'ignore l'essence, mais qui avait un diamètre assez conséquent. Les deux extrémités de cet Y étaient percées pour recevoir une tige d'acier fermant le triangle de cet Y. Devant cette pièce de bois, une excavation d'environ un mètre de diamètre et d'une trentaine de centimètres de profondeur. J'ai eu la réponse à ma question le jour où, sûrement à la demande de notre tante, la fermière nous invita à entrer dans la maison et croisa les volets de façon à nous cacher ce qui allait se passer dans la cour. Malgré ce stratagème, au travers des volets, j'ai pu observer la scène et la vérité toute nue s'est révélée à mes yeux. Une des vaches du troupeau fut amenée devant cette chose, les pattes avant dans l'excavation, la tête dans les branches de l'Y et la tige d'acier par-dessus afin de la maintenir dans cette situation. Un deuxième animal, bien évidemment un taureau, arriva et

ne se fit pas prier pour monter allègrement sur la vache; il réalisa ce à quoi il était destiné... Je pense que la nuit qui a suivi, ma tante a dû mal dormir en pensant que nous avions été témoins de la scène.

\*

### ***Les excursions de Pitton***

Durant ces vacances savoyardes, une journée entière était consacrée à une excursion organisée par l'autocariste d'Aiguebelle (de la société bien connue du lieu). Il avait transporté depuis des décennies de nombreux voyageurs autochtones et touristes en séjour (dont une bonne partie de notre famille) sur les routes de Savoie, du Dauphiné et même en Suisse et en Italie : c'était le garage Pitton. La tante Florentine, qui tenait absolument à participer à une de ces excursions, payait nos places, Léa, elle, payait sa place et celle de notre grand-mère. Les circuits proposés, toujours identiques d'une année sur l'autre, étaient arrêtés, quelques jours avant, en fonction des routes enneigées ou pas (Mont-Cenis, Galibier, col de l'Iseran) mais Florentine préférait des itinéraires plus sûrs : Grande Chartreuse, lac du Bourget, Annecy, Chamonix : itinéraires où il était possible de faire une halte dans une ville, où elle pourrait faire des emplettes de produits de beauté manquant dans les commerces de Randens / Aiguebelle. Ces voyages, quand le nombre de participants le permettait, se faisaient à bord d'une Prairie Renault ou en car Sauter d'une vingtaine de places ; autobus à moteur avancé et à fort rayon de braquage, obligeant le chauffeur (qui était le patron de l'entreprise) à s'y reprendre par deux fois dans certaines épingles à cheveux des cols traversés, comme celui de la Dent du Chat.

\*

### ***L'achat de pâtisseries***

Les commerces de Randens proposaient essentiellement des produits de première nécessité, excepté Maillet, qui en plus proposait du fromage (tomme et beaufort), du pain (fabrication maison) et les jours de fêtes, des tartes à la crème et aux fruits de saison et du lieu. Florentine fermait donc sa boutique pour aller faire ses courses à Aiguebelle. Avant de partir, elle fixait sur sa vitrine un petit carton: « Je reviens tout de suite » et la fermeture de la porte ne se faisait pas par une clé mais tout simplement en enlevant le bec de canne qu'elle plaçait dans son cabas... Temps béni où aucune personne n'aurait eu l'idée en l'absence de la propriétaire d'ouvrir la porte avec un simple tournevis ! Le dimanche matin, après avoir servi les premiers clients et avant l'heure de l'apéritif, Florentine faisait un saut en alternance vers les deux pâtisseries d'Aiguebelle. En tant que commerçante elle-même, elle se sentait obligée de se servir chez chacun des deux, tout en préférant la première pour une variété de gâteaux et la seconde pour une autre variété. Elle achetait un gâteau pour elle et un pour son mari Henry mais cela ne se faisait pas d'acheter un seul gâteau ! Donc deux pour chacun, et des gâteaux standard, pas des pièces plus petites

appelées en Savoie des « diminués » : équivalents dans d'autres régions aux gâteaux de soirée... Ce que vous ne savez pas, c'est que son mari n'aimait pas les gâteaux donc elle, gourmande et bien que diabétique, savourait ses quatre gâteaux. Cela ne l'a pas empêchée de vivre jusqu'à quatre-vingt et quelques années, amputée les derniers jours d'un pied, atteint par la gangrène.

\*

### ***Le repas des neveux et petits neveux de Florentine***

Revenons à des choses plus agréables ! Cette grand'tante, qui était la dernière de la fratrie des David et qui n'avait pas d'enfants, invitait quasiment toutes les années, pendant notre séjour, ses nièces, neveux, petites nièces et petits neveux (tous de la branche David – d'ailleurs nous ne nous sommes jamais posé la question de ce qu'était



Maurice PERRIER	Léa DAVID	Danièle PERRIER	François FALCOZ	Nanie ROLLET	Patricia ROLLET	Marcelle REYNIER
Joseph FALCOZ	Lulu REYNIER	Louise DAVID	Claudine FALCOZ	Camille PERRIER	Jacqueline BLONDIN	Florentine LELOUP
Georgette FALCOZ	Jocelyne FALCOZ	Rémy ROLLET	Rémy PERRIER	Gilles FALCOZ	Danielle REYNIER	Claude REYNIER
Serge REYNIER						

devenue la branche Maillet, peut-être sans descendants ...). Toutes les générations se trouvaient réunies dans la salle du restaurant pour ce repas de famille. Le plat principal était des poulets rôtis ou du veau Marengo, plat dont elle était fière car elle avait introduit dans la sauce du Martini. Suivait la tomme grasse des alpages (pas celle toilée et avec peu de matière grasse). Venait ensuite le défilé des tartes à la crème (flan pruneaux), aux pommes, prunes et myrtilles cueillies dans la semaine, sans oublier le St Genis, brioche recouverte de sucre et de pralines aux amandes, que l'on retrouvait à l'intérieur légèrement fondues après la cuisson (personne, sûrement par pudeur, ne parlait de la légende des seins de St Agathe, sacrifiés pour s'être refusée à un tyran – Pas de rapport entre les seins et St Genix, village savoyard à l'origine de cette pâtisserie). Le repas se terminait par un café à la chicorée, d'un cognac ou d'une blanche du cru (pomme, poire, prune, ou marc)... Lors de cette réunion familiale, nous les Marseillais, étions ceux qui venaient du plus loin, les autres convives étaient des locaux: St Jean de Maurienne, La Chambre, Epierre, Chambéry, Grenoble et certaines années Lyon. Il arrivait quelques fois qu'à cette fête, Florentine et Henry conviaient à nos tables des amis parisiens, les Lambert, eux aussi en vacances. Pour nous, enfants, la présence de ces personnes nous flattait car



Mme Lambert était la marraine de la célèbre chanteuse française et internationale Yvette Giraud!

Quand ce n'était pas les Lambert cela pouvait être les Legros, dont le mari avait été prisonnier en 39-45 avec Henry. Si les Lambert paraissaient un couple sérieux (lui, employé de banque), les Legros tout aussi sérieux (lui ingénieur à la RATP) mais plaisantin dans l'âme. Il maniait parfaitement l'argot parisien, et n'était pas avare d'histoires à raconter. Je me souviens de Jojo (Georges pour l'état civil) qui prenait Florentine pour victime de ces facéties. Florentine, qui se mettait dans tous ces états, quand, plaisantant, il lui disait que le Martini avait dû passer sans s'arrêter au-dessus de cocotte du veau Marengo. Une autre situation nous avait beaucoup amusés. A l'époque, les bouteilles de vin étaient consignées et Florentine ne les quittait pas des yeux (question de trésorerie oblige ). Le sympathique Jojo, toujours prêt à rendre service, aidait à débarrasser la table et toujours en plaisantant, faisait de grands gestes avec les bouteilles à la main. Florentine était en transe:

— « Jojo faites attention aux bouteilles ! Elles sont consignées ! » Jojo s'arrêta net devant Florentine, la bouteille serrée dans sa main droite et, avec grande malice, ouvrit la main, laissant se briser la bouteille à terre; aussitôt il sortit son porte-monnaie et en tira trente balles, qu'il donna non sans plaisir à Florentine :

—« Voilà le prix de la consigne ! ».

\*

.../...

## *La Vogue*

La date du repas familial variait suivant les disponibilités de tous, mais une date qui ne variait pas, c'était celle de la Vogue: fête patronale du village, le 15 août. Cette fête qui durait trois jours était pour nous un événement important au milieu de notre séjour car il faut bien le dire, durant le mois d'août, nous ne voyions pas beaucoup les enfants du village pour nous amuser. Les enfants des employés de l'EDF et de l'usine de la Pouille étaient en colonies de vacances et les enfants des cultivateurs étaient aux champs. Dans les jours précédents la Vogue, s'installaient sur la place un manège pour enfants, un stand de tir à la carabine, un stand de loterie et les auto- tamponneuses dont je raffolais. Le matin du premier jour, à la première heure, les festivités étaient ouvertes au son du tir des « boîtes ». En fait, des pièces de mortiers d'artifices réveillaient le village (je n'ai jamais su quelle était l'origine de cette appellation). Un peu plus tard dans la matinée, sur une estrade appuyée au mur du café de la place, l'animateur local, sous un parasol publicitaire, lançait les festivités et dès le début chauffait l'atmosphère au son des flonflons d'accordéon et autres chansons à la mode (Dalida, Petula Clark; Dario Moreno, Piaf, Aznavour, les compagnons de la Chanson...). Quand la musique s'interrompait, l'animateur abreuvait la foule de slogans publicitaires de sa composition. Ces slogans engageaient la foule, bien que ce ne fût pas nécessaire, à se désaltérer:

— « Si vous voulez boire bien frais, allez chez Maillet ! Si vous voulez boire un Sans-Pareil, allez chez Barrel ! Et si vous voulez boire un bon coup, allez chez Leloup ! ». Cet animateur communiquait régulièrement en dizaine de milliers le nombre de visiteurs sur la place et ne s'empêchait pas, comme il connaissait tous les habitants de la région, d'annoncer l'arrivée, bien souvent en hélicoptère ! de M. et Mme X venus spécialement de New-York, Tokyo, Brasilia,...pour honorer de leur présence la Vogue de Randens. Ce genre de discours kitsch entraînait de nombreux commentaires en attendant impatiemment le départ de la retraite aux flambeaux. La musique était assurée par l'harmonie L'Echo de Charbonnières qui avait fait le déplacement depuis Aiguebelle. Comme tout le monde, nous suivions ce défilé, qui s'arrêtait devant chaque café pour donner une aubade et par là même attirer les consommateurs. Nous, nous y retrouvions le cousin Maurice, qui jouait du piston, mais aussi le fromager de la petite rue d'Aiguebelle qui jouait du tuba. A la fin de la retraite aux flambeaux, (durant laquelle j'ai eu l'occasion de porter les lampions de papier éclairés par des bougies) débutait le bal qui ne se terminait qu'au petit matin. Le bal avait lieu dans la cour de l'école, sous le clair de lune et la voie lactée; le préau ne servant que de refuge dans le cas où un orage d'août viendrait perturber la fête. L'entrée du bal était payante et le reçu marqué par un tampon encreur sur votre poignet. Je n'ai jamais dansé dans ce bal, nous nous contentions d'observer par-dessus le mur d'enceinte, les couples qui dansaient ou certaines cavalières contrôlées par les parents. En grandissant, mon observation s'est portée sur les minijupes et les décolletés plongeants... Plus tard, la manne financière provenant de la centrale EDF permit la construction d'une salle des fêtes

magnifique, qui faisait des envieux dans les villages environnants. A partir de là, plus de spectacles de danse pour nous, puisque les danseurs évoluaient sur du parquet à l'intérieur du bâtiment.

J'ouvre une parenthèse, une de plus, dans mes souvenirs. Nous n'avons pas été témoins de l'événement mais Florentine nous l'a largement commenté. Dans cette nouvelle salle se déroulaient régulièrement les bals organisés par les différentes associations et donc celle de l'amicale des pompiers de Randens. La nuit était bien avancée, la musique battait son plein, les corps étaient échauffés et voilà qu'un individu vient avertir le capitaine des pompiers que sa maison brûlait. L'anecdote était bien à propos (la maison du capitaine qui brûle pendant qu'il danse, on peut trouver mieux !). Le capitaine n'en veut rien croire et son interlocuteur insiste lourdement. Il aura fallu un pari au champagne, pour que les deux interlocuteurs, accompagnés d'une troupe de danseurs, sortent de la salle et découvrent dans la nuit l'épaisse fumée qui s'élevait au-dessus du foyer. Du temps avait été perdu dans cette discussion inimaginable, si bien qu'il a fallu faire appel aux renforts des pompiers de Chambéry. Ce serait presque à croire que les journalistes du Dauphiné Libéré avaient allumé l'incendie, pour pouvoir écrire le lendemain à la une de leur quotidien :

— « Pendant que le capitaine des pompiers dansait, sa maison brûlait ! »

Le matin du 15 août : traditionnel réveil au son du clairon. Notre tante Léa nous avait préparé nos plus belles tenues.

De notre balcon, nous observions la file de tous les habitants se rendant à la messe, mis sur leur « 31 » ! Les femmes en tailleur, coiffées d'un bibi plume en arc de cercle sur une indéfrisable aux multiples boucles, avec à la main, en remplacement d'un sac, une pochette quelquefois agrémentée d'une chaînette. Les femmes plus âgées, portaient chapeau à voilette, les jeunes filles étaient vêtues des robes claires, souvent blanches, parsemées de motifs floraux. Les petites filles portaient dans leurs cheveux des rubans. Les hommes, les moins à l'aise dans leurs tenues du dimanche, étaient vêtus de leur costume, vraisemblablement celui de leur mariage. Les garçonnets, en pantalon court, s'agitaient autour de cette file. Quelques minutes après, nous rejoignons ce petit monde; ma tante et ma grand-mère n'assistaient pas à l'office. Nous avons connu à l'église de Randens la célébration en latin, le célébrant dos tourné aux fidèles. Ce jour de 15 août, les enfants de chœur étaient revêtus d'une aube rouge et je n'en faisais pas partie. Les autres dimanches ordinaires, bien que je ne serve pas la messe, il m'est arrivé de sonner les cloches, sous réserve, compte tenu de mon petit gabarit, qu'une bonne âme veuille bien lancer le mouvement. Je me souviens avoir été très heureux d'avoir participé, d'autant plus que j'étais un étranger au village.

Au sortir de la messe, les pompiers de Randens, qui à mes yeux représentaient tous les hommes valides du village, étaient en grande tenue et en colonne se dirigeaient vers le monument aux morts. Ils étaient précédés du maire et d'une jeune fille portant une gerbe de fleurs. Nous avons vu, à cette occasion, nos cousines Marcelle ou Nanie (de son vrai prénom Henriette) à l'honneur pour cette cérémonie. Après le dépôt de gerbe et la minute de silence, retentissait la sonnerie aux morts du clairon de l'Echo de Charbonnières. Retour sur la place pour une aubade, l'apéritif et les manèges.

Chez Florentine et Henry, c'était le coup de feu, comme tout le long de la journée où les tables du restaurant étaient toutes réquisitionnées pour servir vins apéritifs, cafés et bières sans pause. De ce fait, ces jours-là, nous déjeunions à la maison. Ces chaudes journées d'août n'éloignaient pas pour autant la clientèle qui ne pouvait pas disposer de boissons fraîches, en l'absence de réfrigérateur. Ceci était en partie compensé par le rafraîchissement maison, qui consistait à placer les bouteilles dans une bassine en zinc, sous le flux continu de l'eau de l'évier qui venait directement du torrent. La température n'était pas très satisfaisante mais les clients passaient au-dessus de cela ; ce qui importait, c'était d'aller boire un canon chez la Florentine ou chez Leloup. J'ai eu l'occasion de servir deux ou trois années comme garçon, espérant secrètement récolter quelques pourboires; en fait, dans toute cette éphémère carrière, je n'ai récolté qu'un seul pourboire: une pièce de cinq francs (en aluminium).

Une année, Léa, la plus jeune cousine germaine de notre mère, afin de se changer les idées suite à un chagrin d'amour, est venue passer quelques jours avec nous. Elle se proposa de servir pendant la vogue au grand plaisir de Florentine, voyant évoluer une charmante jeune fille au sein de son établissement. Comme moi, elle ne perçut aucun pourboire mais de nombreuses avances des garçons du village. Ma tante Léa, sa marraine, se sentit responsable de cette situation et n'a dû retrouver sa tranquillité d'esprit qu'une fois la Vogue finie. Il est vrai qu'elle n'aurait pas aimé dire à Aline, sa tante, que sa fille Léa (suivez-vous?...) avait trouvé l'amour à Randens. Il faut dire qu'Aline avait quitté Randens à l'âge de seize ans, jurant ne jamais y remettre les pieds et comme elle aimait à le dire, en se retournant pour voir si le clocher ne la suivait pas. Ceci s'expliquait par le fait qu'Aline, la plus jeune enfant de la fratrie Miquet, fut malmenée par la seconde épouse



*Monument aux morts 1974*

de son père veuf. Elle avait été corvéable à merci, allant jusqu'à assurer la tournée de distribution du courrier quand son père facteur était malade. Dès son plus jeune âge, cette tournée la conduisait, en hiver, dans les sentiers enneigés en direction de Montsapey.

Vous venez de m'écouter pendant la pause du déjeuner, mais à quinze heures, la Vogue reprend son cours; c'est la période des jeux en commençant par les jeux pour les enfants.

Le premier, c'est la course à pied, ouverte à la catégorie des minimes et des cadets : il s'agit de boucler le circuit qui conduit les concurrents vers le ruisseau de la Fabrique, ils devaient tourner devant la ferme des Buet (dit de la Fabrique), passer le long de la Prévôté pour atteindre la ligne d'arrivée devant le podium de l'animateur.

La deuxième compétition se trouve être la course en sac, épreuve inhumaine, qui consiste, les deux pieds au fond d'un sac vide de blé ou de pommes de terre, à sauter pour avancer, tout en maintenant par les mains les bords du sac. Compte tenu de la difficulté de l'épreuve, le parcours est réduit : départ sur la place, arrivée devant chez Maillet.

La troisième compétition dite « jeu de la ficelle », devait forcément avoir lieu sur la place du village car elle devait prendre place sur l'estrade de l'animateur. Les participants enfants (les adultes pas si fous préféraient être spectateurs), se rangeaient le long de l'estrade face au public. L'animateur distribuait à chaque compétiteur une longueur de ficelle dont une des extrémités était coincée entre les dents avant le signal du départ. Au top départ, chaque enfant entamait le concours, dont le but est de faire entrer au plus vite cette longueur de ficelle dans la bouche, bien évidemment, sans l'aide des mains. Pour avoir participé à cet exercice, je peux vous dire que ce n'est pas un moment de plaisir de peloter la ficelle dans sa bouche ! Seule la foi en la victoire vous donne suffisamment d'énergie.

Le quatrième « supplice » c'est le « jeu du citron » qui avait traditionnellement lieu devant chez Leloup. Dans une bassine flottent plusieurs citrons; le but est d'attraper ces citrons avec les dents, les mains derrière le dos. Heureusement que ce jeu a lieu en plein mois d'août et qu'il est fort rafraîchissant à défaut d'avoir peu de gagnants. C'était toutefois une évolution heureuse du jeu de la poêle, que Léa m'a rapporté de l'époque de sa jeunesse. En ces temps passés, il s'agissait, toujours avec les dents et les mains dans le dos, de décrocher des pièces de monnaie collées sur le fond d'une poêle à frire, au préalable noircie au feu à dessein, ce qui modifiait quelque peu le visage des participants.

Tout au long des jours de la Vogue, deux concours de boules étaient organisés.

Le premier des jeux était le « concours de boules carrés », nom bizarre pour qualifier des boules ! Ce jeu se joue avec des pièces de bois parallélépipédiques à bords chanfreinés. Les règles sont celles de la pétanque (il est évident que ces boules ainsi constituées sont nées dans une région, où l'activité de scierie était importante). Je n'ai jamais su si ces boules, à l'époque de notre jeunesse, étaient mises en forme par le curé du village, par contre, je me souviens d'être allé souvent dans son atelier de menuiserie, accolé à l'église, où je l'ai vu façonner sur son tour à bois d'énormes boules de jeu de longue et de pétanque. Il prenait soin, pour qu'elles aient une longue vie, de les recouvrir de clous à têtes plates qui se chevauchaient. Pour éviter que ces boules ainsi constituées ne soient toutes semblables, certains de ces clous étaient en laiton, formant des dessins ou représentant les initiales de leur propriétaire.

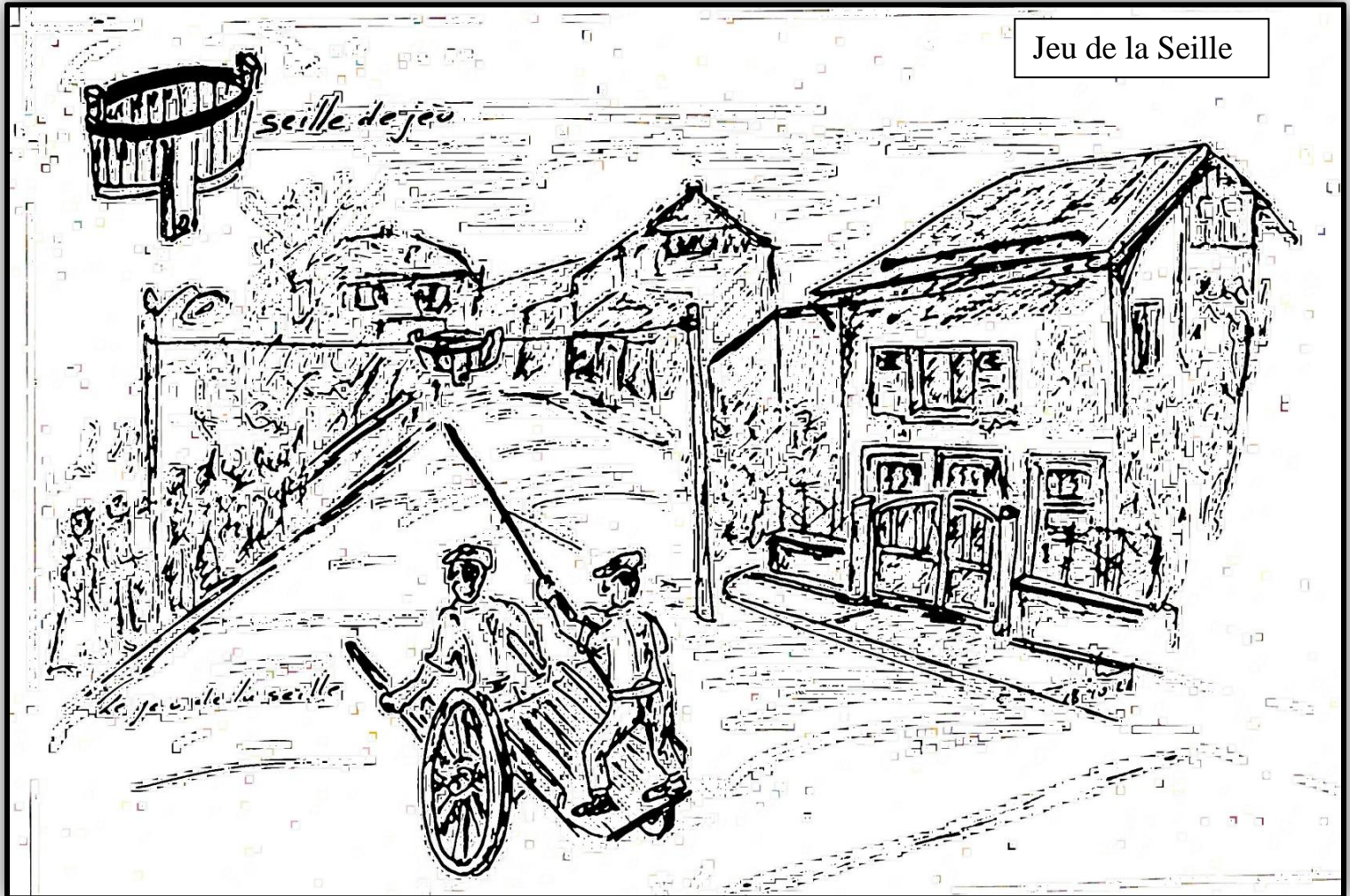


Le second concours, beaucoup plus noble, est celui de la longue dite « lyonnaise » ou « jeu national » joué avec des boules dites intégrales et pesant environ un kilogramme chacune. Tout au long de la saison, ce jeu prend une part importante dans la région. Durant notre séjour après le repas du soir, ma tante et ma grand-mère prenaient le frais avec Florentine devant sa boutique, continuant en particulier les commérages de l'année sur la vie du village. Moi, j'étais autorisé à me rendre sur le jeu de boules de l'autre côté de la rue, dans le jardin, propriété du café de la place. J'étais admiratif devant ces hommes, qui après avoir pris un élan de trois pas, lâchaient cette lourde boule qui réussissait à faire du ménage, à faire un carreau ou à faire un palet comme ils disaient, quand elle arrivait en plein milieu du jeu, lancée à plus de dix mètres.

Après les jeux réservés aux enfants apparaissent les jeux pour les adultes.

A environ quatre à cinq mètres de haut est suspendue, entre deux poteaux, une seille terminée par une latte percée d'un trou rond. Au sol, à environ dix mètres en arrière, un joueur (on pourrait dire un jouteur), muni d'une longue perche de bois, se place sur un chariot de bois à deux grandes roues. Entre les bras du brancard, un volontaire (vous allez comprendre pourquoi) est chargé, en courant, de tirer le charreton sous la seille. Le jouteur doit placer sa gaulle dans le trou et doit la retourner sans se mouiller sous les vivats du public. L'exercice est difficile; le geste doit être précis mais tout ceci est presque académique. Le public préfère quand toutes les composantes varient et elles sont nombreuses. La première, c'est la douche des deux protagonistes, quand le jouteur rate le trou. La deuxième; quand le jouteur ne cherche pas le succès et qu'il bouscule seulement la seille pour arroser le tireur du chariot. La troisième, quand le tireur, faisant

volontairement des zigzags, empêche de ce fait la réussite du joueur mais prend le risque d'être lui aussi arrosé. Enfin, nous n'oublions pas que nous sommes à la fête et que l'alcool peut s'inviter dans la partie: tous les coups sont permis et comme dans les deux précédents trajets, le public pousse des nombreux « holà ».



.../...

Avant de vous décrire le dernier jeu, je me dois de mettre en garde les âmes sensibles et les défenseurs des animaux; si tel est votre cas, abstenez-vous de lire les quelques lignes qui vont suivre. Il s'agit du jeu dit du « poulet ». Toujours comme dans le jeu précédent, à environ quatre à cinq mètres de haut dans l'axe de la rue, est suspendu par les pattes, entre deux poteaux, un coq vivant. Au sol à environ dix mètres en arrière, un joueur, muni d'une longue perche de bois, se place dans l'axe de cette rue; un organisateur lui bande les yeux et le fait tourner plusieurs fois sur lui-même avant de le lâcher dans l'axe de la volaille qui n'arrête pas de crier. Le joueur avance à pas comptés, grandes ou petites enjambées, suivant l'idée qu'il s'est fait du trajet. La foule retient son souffle et quand la distance parcourue semble suffisante, les voix s'élèvent :

— « Tape ! Tape ! Tape ! » Et le concurrent, dans un grand mouvement, balaie l'air pour atteindre le trophée. Bien heureusement pour le public, le jeu s'arrête rarement au premier tir. Ce qui emporte le plus de succès, ce sont les aléas et les tricheries. La première des tricheries consiste à mettre le joueur, qu'on a fait tourner, dans la direction opposée à ce qu'elle devrait être et le pauvre malheureux marche, marche... Il entend malgré tout le « Tape ! Tape ! ». Et après le geste fatal et le bandeau baissé, s'aperçoit qu'on l'a trompé. Certains, conscients de ce risque dès qu'ils sont lâchés, font, au grand plaisir des spectateurs, un demi-tour de cent quatre-vingts degrés et se trouvent comme précédemment dans la direction opposée. Enfin, une situation bien amusante sous d'autres aspects: notre homme, placé correctement et avançant droit devant lui, décide de tourner sur le trajet à quatre-vingt dix degrés, soit parce qu'il a perdu toute notion de l'espace, soit que, fin stratège, il pense aller jusqu'au bord de la rue pour revenir ensuite à pas bien comptés sous le trophée. Quelle que soit la raison, la foule reprend son « Tape ! Tape ! ». tout le long du trajet et quand, au bord de la rue délimitée par un muret, la gaule s'abat sur les poiriers qui s'y trouvent, la foule est aux anges.

Il faut que je vous dise qu'après toutes ces péripéties il n'était pas rare que le coq ait la vie sauve. Les choses évoluant quelques années plus tard, le coq était suspendu mort et quelques années plus tard encore, il fut remplacé par une boîte en carton. Mais le succès était toujours là et les poires avaient repoussé.

L'après-midi se clôturait par le plus grand radio crochet de France où les vedettes de Randens mais aussi d'Aiguebelle, qui après leur tournée triomphale à travers la France, Bobino et l'Olympia, faisaient un triomphe devant leur public avant de repartir pour une tournée internationale: tels étaient les propos de l'incontournable animateur

Le soir du dernier jour, toute la population était invitée à un magnifique feu d'artifice sans commune mesure avec l'importance du village et nous ne pouvions que remercier l'EDF, qui avec ses taxes versées à la commune, permettait ce spectacle. Toujours précédés par l'Echo de Charbonnières, nous nous dirigeons sur la route conduisant à Argentine pour nous arrêter, après avoir dépassé le bâtiment du cinéma, devant les prés où broutaient les vaches de Buet ou devant leur grange. Les différentes



pièces étaient dressées; c'était généralement des fontaines et des roues tournant dans un sifflement caractéristique, avant le bouquet final. Nous admirions l'éclatement des couleurs, accompagné par nos « Oh ! » de satisfaction et les applaudissements qui fermaient le ban.

La vogue se terminait par le deuxième bal à la salle des fêtes cette fois. Après avoir aidé Florentine à ranger tables et chaises, nous rentrions nous coucher au son des airs d'accordéon qui nous accompagnaient tard dans la nuit.

Sur l'affiche annonçant le programme de la Vogue était porté, sur la dernière ligne concernant le lendemain matin du dernier jour, le titre: « Chasse aux renards ». Je me suis interrogé plusieurs années sur cette chasse au lendemain de la fête patronale. Pourquoi faire ce que je croyais être une battue aux nuisibles à ce moment-là? Le questionnement que je faisais autour de moi n'était pas suivi de réponses satisfaisantes, seuls quelques indices m'ont permis plus tard de connaître la vérité. En fait, il s'agit pour le mot « renard » dans ce contexte, d'un mot populaire signifiant le vomi, ce dernier apparaissant au lendemain des soirées d'ivresse. « Écorcher le renard » se dit d'un ivrogne qui vomit.

La fête finie, nos vacances reprenaient leur train-train habituel, toujours ponctuées de rendez-vous traditionnels.

### ***La cueillette des champignons***

Si nous arrivions trop tard pour la cueillette des fraises des bois (les vraies !) et des framboises, nous nous trouvions, si la chaleur et les orages voulaient bien agir de concert, dans la pleine saison des champignons (chanterelles, trompettes de la mort, bolets ...). C'était avec grand bonheur et une certaine fierté que je me levais à cinq heures du matin pour partir généralement avec Joseph, le cousin germain de ma mère, pour une matinée de cueillette. Nous partions à pied de Randens direction Montsapey et dès la Fabrique franchie, la récolte pouvait commencer. Nous quittions la route goudronnée pour grimper par les sentiers battus reliant les épingles à cheveux de la route. Ce trajet était plus court mais aussi beaucoup plus raide. Les champignons



*Cellier sur le chemin du retour*

ne poussent pas sur les routes mais bien aux pieds des hautes futées principalement constituées de châtaigniers et de sapins. Je portais un sac tyrolien, un vrai, en toile épaisse et disposant de quatre poches fermées par des courroies de cuir. Il avait connu plusieurs générations de femmes et la dernière qui l'avait porté était ma mère, ce qui me touchait particulièrement. C'était un sac pour femmes car il n'avait pas d'armatures métalliques. A l'intérieur, un sandwich, une banane et une gourde d'eau. Le cousin Joseph, transportait à

peu près la même chose que moi mais il ajoutait une fiole de blanche au cas où! La règle en montagne est de ne pas y toucher sauf en cas de blessure ou (grand fantasme !) de morsure de vipère. Après la fructueuse cueillette nous commençons notre descente de retour. Il va sans dire que nous nous arrêtons au cellier du copain, qui comme par hasard était toujours là lors de notre passage. Pas besoin de dire ce que nous faisons dans les parages, ni de tromper notre interlocuteur sur le coin tenu secret par les chercheurs de champignons car le versant en était régulièrement pourvu et connu de tous.

Qui dit cellier dit évidemment vignes; elles s'étendaient au-dessus de nous sur le coteau pentu bien exposé quand le soleil voulait être de la partie. Ces vignes produisaient ce qui normalement doit s'appeler du vin. C'est devant la porte sur un banc de bois brut, fixé au sol, que nous attablions devant trois verres et un pichet de ce breuvage frais à la couleur indéterminée: blanc-rosé ou rosé (en fait ce qui devait être du rouge ou du blanc). Nous savions que nous ne pourrions prendre congé de notre hôte que quand le pichet serait vide. Il fallait choisir: boire au plus vite la quantité tirée ou palabrer et savoir que le calvaire durerait un certain temps. Boire le vin jusqu'à la lie prenait tout son sens.

Aujourd'hui j'apprécie les vins de Savoie qui ont été améliorés par grâce aux vignerons et viticulteurs.

Plus tard, nos autres cousins Lulu ou Rémy montagnards dans l'âme, pour partager leur passion, nous conduiraient en voiture jusqu'à Montsapey ou Montgilbert, points de départ de nos randonnées.

\*

### ***La soupe de notre grand-mère***

De retour de nos promenades d'après-midi, une fois à la maison, ma grand-mère allumait la cuisinière à bois pour la cuisson du soir, un peu plus tard nous avons utilisé le camping gaz pour, plus tard encore, utiliser un double feu à gaz butane (un véritable équipement de cuisine alimenté par une bouteille de treize kilogrammes). La viande consommée était, à vrai dire, principalement de la charcuterie et en premier lieu les diots (saucisse savoyarde de porc et sa variante aux herbes), les pâtés, le fromage de tête, le boudin, le jambonneau et le traditionnel jambon de Savoie; tout ceci acheté chez le charcutier de la petite rue d'Aiguebelle. Les fromages provenaient du crémier de la même rue, dont l'embonpoint laissait supposer que la qualité était là. Il s'agissait de Beaufort, de tomme grasse, et bien sûr de faisselle et de crème fraîche. Pour les légumes et les fruits, pas de courses! Les amies de ma grand-mère et de ma tante nous fournissaient les produits déjà bios à l'époque: tout ceux que nous avons vus dans le jardin dès le premier jour, auxquels venaient s'ajouter des pommes, des poires des pêches de vignes, des mirabelles et des prunes bleues. Nous avons aussi le privilège d'être approvisionnés par ces mêmes personnes et par la famille en myrtilles dites souvent « embrunes » en Savoie. S'y ajoutaient les champignons.

Ma grand-mère concoctait presque tous les soirs une soupe de légumes toujours très verte et même quelquefois presque noire quand elle rajoutait des fanes de radis ou des feuilles de fraisiers. Cette soupe était souvent agrémentée au moment de servir de crème fraîche et de beaufort râpé.

\*

### ***Les visites du soir de Marguerite***

Souvent pendant le repas du soir, nous recevions la visite à l'improviste de Marguerite (prononcez Margrite !), une

des meilleures amies de ma grand-mère. C'était une grande femme au teint cuivré et au visage ridé, signes des jours de labeur dans les champs. Elle arrivait les deux mains sur le ventre qui retenaient les deux extrémités de son tablier.

Le tablier contenait des légumes et des fruits de son jardin mais aussi et souvent pendant notre séjour une petite bouteille plate à large bouchon vissé qui avait dû recevoir des sirops pour la toux et qui, ces soirs là, contenait tout autre chose. Nous recevions la collection complète: d'abord de l'eau vie de raisin, de prune et de pomme puis de la menthe macérée dans de l'eau de vie; de la verveine et de l'arquebuse et cela toujours dans ces mêmes bouteilles. Une fois les remerciements faits et à chaque livraison, Margrite nous disait:

— « Surtout vous n'en dites rien à Alphonsine ! ». Alphonsine était sa belle-fille. Nous étions bien approvisionnés et même s'il restait une de ces bouteilles à Randens, les autres trouvaient place dans les valises de retour plus allégées qu'à l'aller. Le plus comique, c'est que si Margrite nous rendait visite le soir, juste avant midi avant que nous nous rendions chez Florentine pour le déjeuner, nous recevions la visite d'Alphonsine qui elle aussi, les mains retenant les coins de son tablier, nous apportait légumes, fruits et petites bouteilles (toute la collection !) et à la remise nous disait:

— « Surtout vous n'en dites rien à Margrite ! »

Nous étions heureux des soirées passées avec Margrite qui échangeait avec notre grand-mère leurs souvenirs de jeunesse. Elle nous racontait aussi le déroulé de l'année précédente toujours un peu différent de celui de Florentine.

\*

Les marseillais en vacances à Randens créaient une attraction particulière pour les familles David et Miquet.

### ***La famille DAVID***

Nos cousins de Grenoble et de Saint Jean de Maurienne passaient une partie de leurs vacances dans une maison héritée par Marcelle d'un aveugle de la guerre de 14-18 dont elle s'était occupée. Son père Joseph, mécanicien de la SNCF en retraite, y vivait à l'année. Rémy y établissait son relais de chasse à l'automne. Nous avons eu le plaisir d'y passer de nombreuses soirées, bien souvent autour d'une fondue savoyarde bien arrosée au vin blanc de Savoie. Au sortir de ces joyeuses retrouvailles, Marie-France, un soir sur le pont de Randens s'exclama :

— « C'est l'eau de l'Arc qui m'attire ! » En fait, c'était le blanc qui la poussait...

Nos cousins de Grenoble, Marcelle et Lulu, avaient une Panhard verte à carrosserie en aluminium. Nos cousins de St Jean, Nanie et Rémy, avaient une Simca Aronde grise. Ces deux voitures nous conduisaient régulièrement en pique-nique, avec comme destinations principales Montsapey, Thiulevet ou le grand Montgilbert. Une fois pendant notre séjour, le voyage nous conduisait à Epierre chez la tante Claudine (prononcer Glaudine) C'était un rituel. Notre grand-tante Claudine, sœur aînée de notre grand-père, vivait à Epierre à flanc de montagne dans une petite maison proche du torrent. Ce torrent fournissait l'eau via un tuyau, jusqu'à ce qu'on appelait « la fontaine ». La pression de l'eau et la vétusté du robinet faisaient que l'eau y coulait en permanence et, bien qu'au mois d'août l'eau ne provienne pas de la fonte des neiges, la température de l'eau était telle, qu'il n'était pas possible lors du remplissage d'un broc de le tenir sans changer plusieurs fois de main. Évidemment les glaçons n'étaient pas nécessaires et l'analyse de cette eau n'avait jamais été faite: les microbes auraient ils pu résister à cette température? En face de cette fontaine, une construction d'une seule pièce constituait la chambre de Jules, fils de Claudine, qui vivait là depuis son divorce. La maison de Claudine, bien qu'isolée dans la montagne avec son petit jardin et son verger, se trouvait

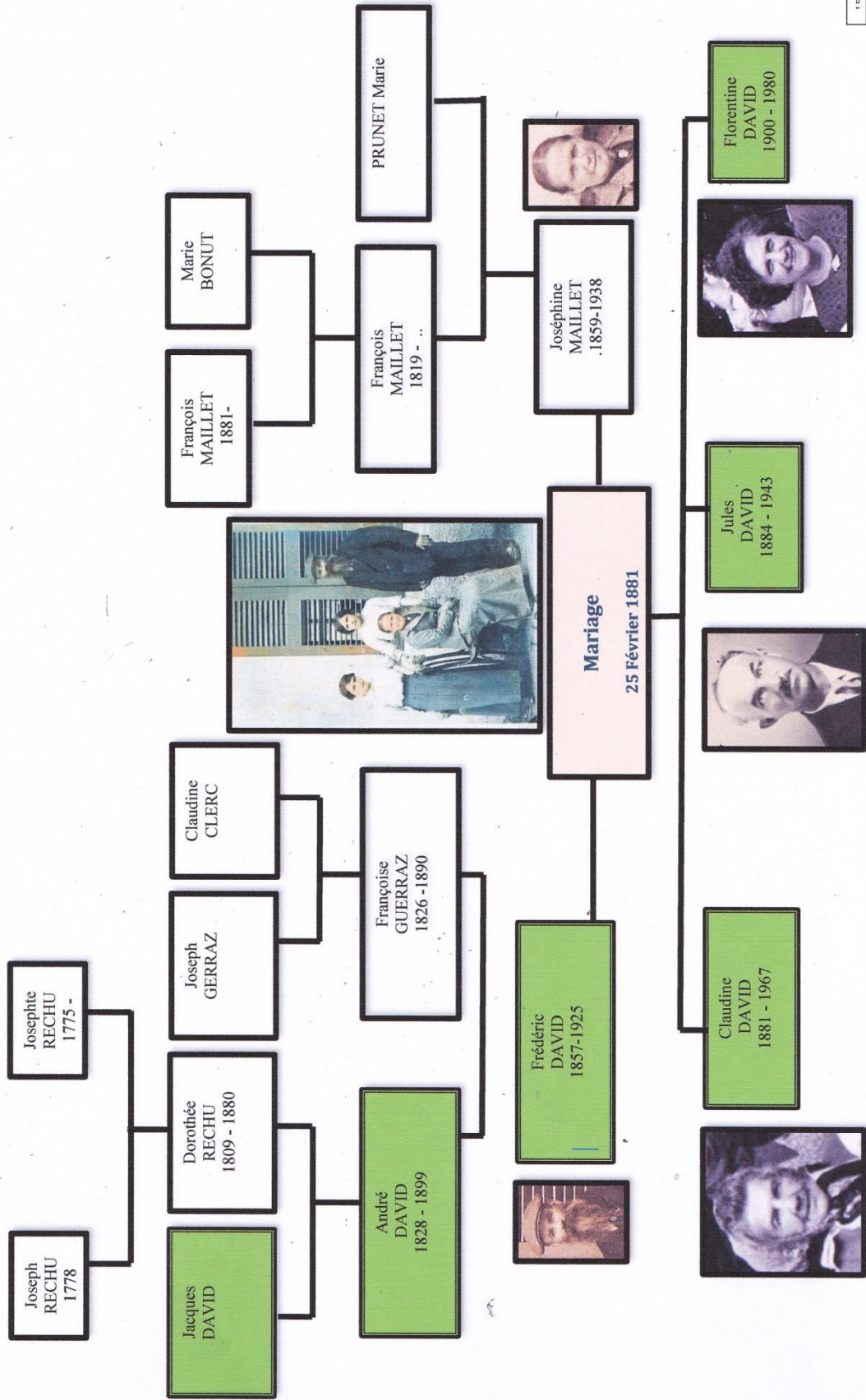


*La Maison de la famille DAVID  
(Année 1952 l'escalier de bois remplacé par  
l'escalier béton)*

être au niveau des fumées crachées par l'usine chimique située au bord de l'Arc, usine qui produisait entre autres des composants pour la fabrication d'explosifs. Cette pollution bien visible n'a pas empêché cette « mémé d'Epierre » comme ses enfants et petits-enfants l'appelaient, de vivre jusqu'à plus de quatre-vingt-cinq ans. Sa vie était aussi le témoignage de la vie de femmes de son époque. Son mari, Cyril, cantonnier aux Ponts (les Ponts et Chaussées), la battait, lorsqu'il était souvent sous l'emprise de l'alcool et donc un jour elle décida de retourner, à pied, chez ses parents à Randens. Son père ne l'entendit pas de cette oreille et ramena sa fille auprès de son mari... Le MLF n'existait pas encore!

Le repas à Epierre aurait pu s'appeler « cousinade annuelle David ». Etaient présents les marseillais, toute la famille de la Maurienne, les chambériens et les grenoblois. La plus grande partie de la table était constituée de planches de châtaignier, montées sur des pieds de châtaignier, qui restaient en place toute l'année sous les pommiers à deux pas de la fontaine. Le menu pouvait comprendre du poulet, du lapin mais aussi des diots, le tout accompagné de polenta à la barre agrémentée d'une sauce vin-blanc-oignon dont les cousines Marcelle et Nanie avaient le secret; s'ajoutaient bien souvent des poêlées de chanterelles et de trompettes de la mort. Les haricots à rames et les tomates du jardin constituaient le hors d'œuvre, où se mêlaient quelque fois des rillouttes. Florentine qui nous répétait à plusieurs reprises, qu'un repas sans fromages était une belle à qui il manquait un œil, s'assurait qu'ils soient servis avant les desserts. Les nombreux desserts offraient des bugnes, des beignets aux pommes ou à la confiture de framboises, de groseilles ou de myrtilles et de tartes aux mêmes fruits et de crème façon flan. Et puis, dessert typique de Savoie: la brioche St Genis parsemée sur le dessus de pralines roses, pralines que l'on retrouvait à l'intérieur dans des alvéoles garnies de confiture de fraises ou de framboises. Je me suis toujours demandé comment après cuisson il était possible de retrouver cette confiture onctueuse entourant les pralines... Nous trempions les mains dans le bac d'eau glacée de la fontaine pour en sortir les bouteilles de blanc du cru ou plus largement de Savoie. Le rouge provenait des côtes du Rhône. A la fin du repas circulaient différentes bouteilles affublées de noms particuliers : « antigel », « pétrole »,...mais qui en fait, contenaient de l'eau de vie de marc, de pomme, de prune, de poire qu'il fallait qualifier : le film « Les tontons flingueurs » n'avait pas encore été tourné ! Après de longues conversations venait l'heure des au revoir et de prendre le sentier du retour jusqu'au monument aux morts où étaient garées les voitures. Ma grand-mère, Florentine et son mari regagnaient Randens dans la voiture de Marcelle et Lulu. Rémy et Nanie repartaient vers St Jean, les jeunes et les chambériens continuaient à pied jusqu'à l'arrêt des cars Roux Modane-Chambéry, devant la pompe à essence au bord de la nationale. Pour des raisons d'horaires, le matin nous avons voyagé en train d'Aiguebelle à Epierre.

# EXTRAIT GENEALOGIE DAVID



1 BY RANDENS 2017

## *La famille MIQUET*

Joseph Miquet, ( de son vrai prénom Pierre, Joseph) frère de notre grand-mère, avait quitté la Savoie pour s'installer dans l'Ain à Ambutrix pour travailler au PLM en gare d'Ambérieux. Albert, l'aîné de ses enfants et Lucien, l'avant dernier, étaient restés dans le Bugey. Armand, militaire, après un long séjour à Belfort avait été muté à la pharmacie de Lyon. Hubert, le plus jeune, s'était installé à Lyon et Madeleine avait suivi son mari à Reims. Ainsi au mois d'Août, la plupart faisait le voyage pour rendre visite à leur tante Louise. Joseph venait en voiture avec Armand mais il n'était pas rassuré et à l'aller comme au retour, remplissait un permis de voyage SNCF, au cas où le voyage en voiture se passerait mal. Comme il avait une affection particulière pour sa sœur, il revenait une seconde fois tout seul en train, aller- retour, et couchait à la maison dans le lit-cage sous l'escalier. Au repas du soir, il sortait de sa musette de voyage du saucisson qu'il partageait avec nous et une bouteille de vin rouge ; il conservait quelques provisions pour le retour si le train venait à avoir quelque retard....

Pendant son bref séjour, il partageait avec ses copains d'enfance quelques canons et rendait visite à son beau-frère Jean, le forgeron. Noémie, l'autre sœur de notre grand-mère, avait aussi migré dans l'Ain, où elle travaillait dans une usine textile en étant veuve avec quatre filles. Trois étaient restées dans la région ; la plus jeune Marguerite s'était mariée en Corse.

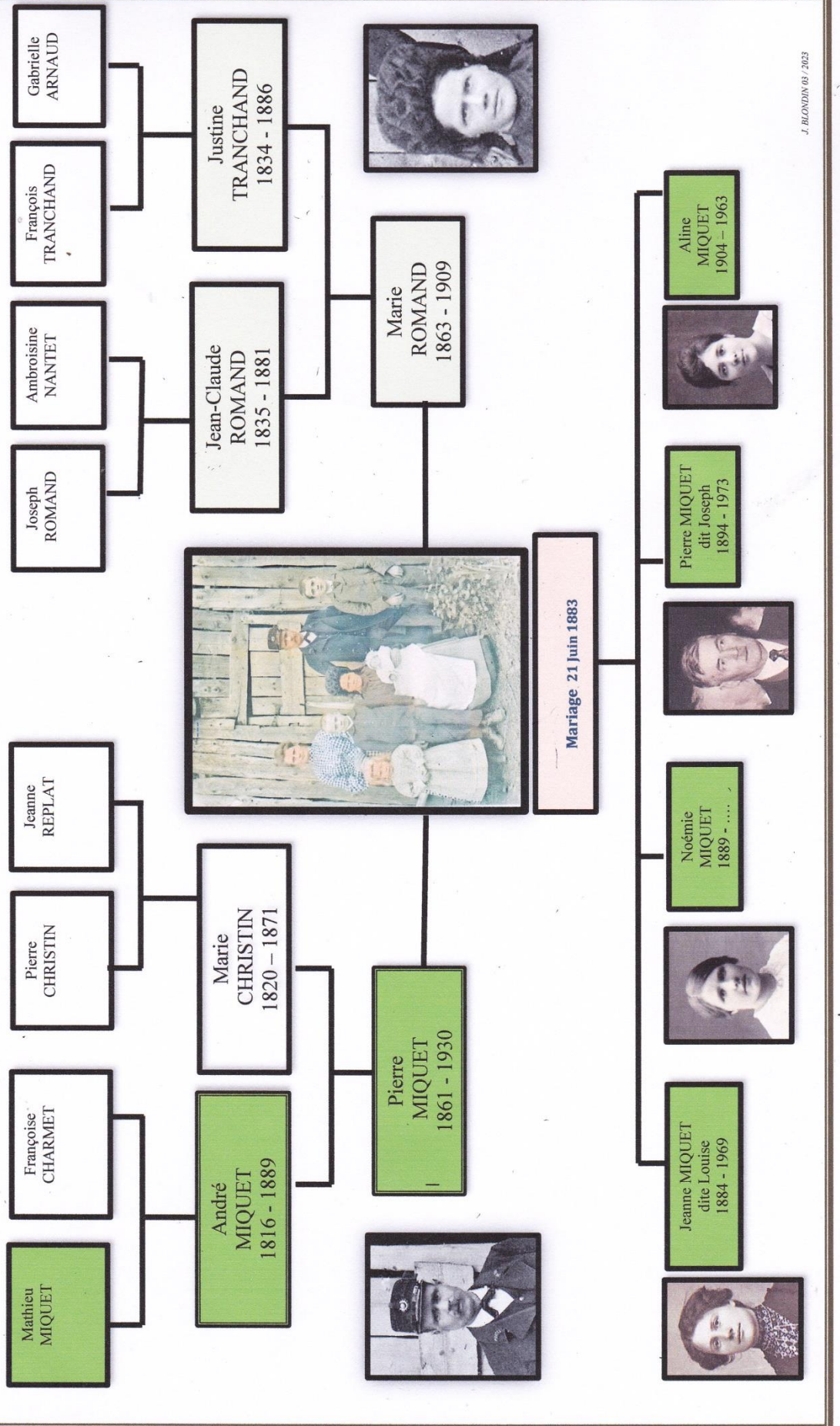
Noémie venait aussi nous rendre visite pendant notre séjour avec une de ses filles. Quand c'était Rose, son mari Bernard et leur deux enfants, la famille couchait au camping d'Aiguebelle nouvellement créé au-dessus du lac de Charbonnière



*La Maison de la famille MIQUET  
(Telle que je l'ai connue  
avant sa vente et sa rénovation )*

.../...

# EXTRAIT GENEALOGIE MIQUET



J. BLONDIN 03 / 2023



***Le voyage du retour de vacances***

Le retour commençait pour ainsi dire quand nous accompagnions notre tante à la gare pour valider les billets pour Marseille. A partir de ce moment-là, le moral était atteint car les valises étaient ouvertes et y prenait place ce que nous n'utiliserions plus jusqu'au départ. Heureusement que nous commençons la tournée des au revoir comme nous avions fait celle de notre arrivée ! Nous étions reçus et nous ne comptions plus les tartes et gâteaux que nous dégustions chez nos hôtes. Le jour même du départ, avec le lever de bonne heure, il fallait protéger de la poussière tout ce qui attendrait notre séjour de l'année suivante. A midi, Florentine nous invitait à manger comme elle l'avait fait le jour de notre arrivée. En début d'après-midi, elle nous accompagnait à la gare d'Aiguebelle. Nous prenions l'omnibus Modane-Chambéry où, au terme du trajet, nous attendaient François Falcoz, Michel et Jocelyne. Nous passions la soirée chez eux, où nous découvriions les jouets du Noël passé. Georgette, excellente cuisinière, avait concocté le repas du soir et si je dois me souvenir d'un seul de ses plats, je nommerais le gâteau de riz de veau et quenelles. Vers vingt-deux heures, toute la famille Falcoz nous conduisait à pied à la gare de Chambéry.

\*

**Les vacances à RANDENS étaient finies.**

## Annexes

# La forge de Jean PERONNON

Article du DAUPHINE LIBERE du 30 Décembre 1980

10 B 73

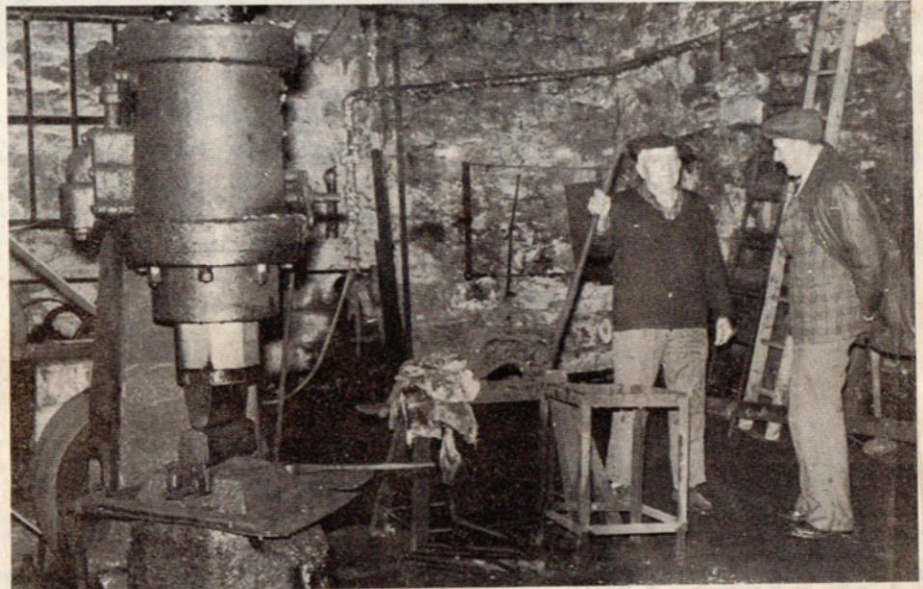
MARDI 30 DECEMBRE 1980

## AIGUEBELLE

### LES METIERS QUI MEURENT :

### *Forgeron et taillandier du temps passé...*

« Prétendre intéresser le lecteur par un tel sujet relève de l'utopie, tellement sont nombreux les métiers disparus ou en voie de disparition. Aussi, plutôt que de nous lancer dans de fastidieuses généralités, nous nous en tiendrons à quelques cas bien typiques récents dont les victimes de ce progrès qui transforme la société sont encore à même de témoigner de l'authenticité de nos dires ».



#### La forge de Randens...

Prenons le cas à Randens de Jean Peronnon, né en 1898, forgeron et taillandier pendant toute son existence. Sa forge, restée en parfait état de marche, a fermé lorsque Jean n'a plus pu physiquement exercer son métier et que la demande en outils s'est ralentie au point de tendre vers zéro. La relève ne sera pas assurée et il ne s'agit en aucun cas de concurrence plus ou moins déloyale de collègues plus jeunes ou plus habiles. Il serait plus facile d'admettre la disparition des maréchaux ferrants, car avec les tracteurs et les autos, le nombre de chevaux, mulets ou ânes à ferrer est tombé dans la proportion de 100 à 1.

Par contre, pour le forgeron, le taillandier, cela paraît plus invraisemblable tellement leur rôle noble en soi a été nécessaire et indispensable depuis des siècles.

La forge de Jean Peronnon date, paraît-il, de la Révolution de 1789.

Quoi de plus impressionnant pour la jeunesse qu'une forge en

vendus également en même temps que la forge par la famille Grange à la famille Pissard. Ces moulins, l'un à mais, l'autre pour diverses céréales, permettaient aux cultivateurs des communes environnantes de venir échanger leur récolte céréalière contre la farine et le son indispensables à la vie des foyers (chacun faisait son pain !). Parallèlement à ces moulins, une fabrique de pâtes alimentaires employait en permanence 2 à 3 femmes et un homme. Là encore, l'échange des céréales avec le produit élaboré rendait les plus grands services à tous. Tout cela a été également condamné. En 1939, du fait de la réquisition du bâtiment, la fabrique de pâtes a dû fermer le personnel licencié. En 1953, le « droit de moudre » des moulins a été transféré vers des moulins plus importants et tout a fermé. Les deux moulins ont été démolis.

Enfin, une troisième chute d'eau succédant aux deux précédentes et appartenant aussi à la famille Grange, faisait fonctionner l'une des plus belles scieries de noyers du département. Le stockage des noyers dépassait souvent le millier de mètres cubes. Tout cela également a fermé peu après la vente de la scierie à M. Combet. Je passerai sous silence l'élevage des vers à soie, ainsi qu'une

## La forge de Jean PERONNON

Article du DAUPHINE LIBERE du 30 Décembre 1980 (suite)

Dans le cas de Jean Peronnon, il faut ajouter le marteau-pilon, les courroies et axes de transmission, les nombreuses meules et toutes les possibilités qui s'y rattachent. Il fallait aller loin à la ronde pour trouver l'équivalent d'une aussi belle forge. Et cependant, celle-ci est condamnée à rester fermée à jamais. Pas de preneur pour ce fonds artisanal.

Le métier de forgeron ne demande guère de commentaires, alors que celui de taillandier mérite des explications.

Le Larousse dit : Taillandier, ouvrier qui fabrique des outils propres à tailler et à couper (faucilles, haches, scies, etc...). Ajoutons-y les serpes (goyardes) si employées en Savoie.

### Des outils de spécialistes

C'est à longueur de journées et d'années que Jean Peronnon et son père Antonin ont fabriqué ces outils qu'ils vendaient soit à des clients venant s'approvisionner sur place, soit sur les marchés et les foires, soit surtout en approvisionnant les quincaillers à des lieues à la ronde. C'était un commerce bien établi, bien équilibré, et, en temps normal, il fallait en permanence l'aide d'un ou plusieurs ouvriers pour pouvoir répondre à la demande.

Il est superflu de revenir sur l'intérêt de ces outils indispensables, non seulement dans chaque foyer, mais surtout pour les spécialistes de l'abattage en forêt et chez les exploitants forestiers. L'équarissage des poutres, le sciage (scieurs de long et autre) n'étaient pas du folklore.

Ces travaux si importants qui faisaient vivre des familles entières ont-ils pour autant disparu à jamais ? Certes pas, mais les moyens modernes de transport du bois dont le dernier en date, l'hélicoptère, font qu'il y a eu des mutations profondes.

L'équarissage à la main devient l'extrême exception (on équarrit à la main à la rigueur quelques poutres pour des résidences cossues) — ironie du sort ! — les scieurs de long ne sont plus qu'un beau souvenir pour ceux qui, comme moi, ont eu la chance de les voir ou d'exercer occasionnellement cette fonction.

L'abattage et l'exploitation forestière relèvent à 90 % sinon plus, de la tronçonneuse — quelques litres d'essence et 5 % d'huile, un moteur bien au point et il n'est plus question de haches, de « pioles », ni même de goyardes.

Or, ce progrès écrasant, qui pourrait s'en plaindre, puisque le rendement augmente alors que la fatigue de l'ouvrier diminue.

Voilà l'explication de la mort du taillandier. Pour le forgeron, c'est à peine différent ; du fait des tracteurs en tous genres, il y a moins de charrues à réparer et à rénover, moins de bigards, à 2 ou 3 dents, moins de pelles et pioches, à remettre en état ou à fabriquer, on pourrait continuer longtemps cette énumération sans risque d'erreurs.

### Rétrospective...

Une courte rétrospective nous mettra un peu de « vague à l'âme » dans cette disparition contre laquelle nous ne pouvons pratiquement rien.

Cette forge de Jean Peronnon appartenait certainement à l'origine à une aristocratie que les archives de Randens détruites n'ont pas permis de situer. Ensuite, et depuis fort longtemps (vers 1800), elle a appartenu à la famille Grange, autre aristocratie plus récente. Lorsque les familles Grange et Rochette associées ont développé l'usine de la Pouille, la forge a été vendue en 1923 à Antonin Peronnon qui l'a exploitée jusqu'à la fin de ses jours avec son fils Jean. A l'origine, la forge fonctionnait avec une roue à aubes en bois de 3 m 50 de diamètre.

Tout cela représente près de deux siècles et maintenant, malgré les perfectionnements apportés par les chutes d'eau, les turbines, le moteur électrique, tout s'arrête, un peu comme par la mort de l'individu.

Si nous restons dans ce secteur de Randens, après la chute d'eau de la forge, une deuxième chute d'eau sanctionnait deux moulins

### Une conduite... forcée !

Enfin, nous avons gardé pour la bonne bouche la meilleure histoire rigoureusement authentique, elle aussi, celle de la centrale électrique construite en amont de la forge des Peronnon : une prise d'eau du ruisseau de Montfort, 2 km 500 de tuyaux sous pression pour une dénivellée de 185 m, une mini-centrale comme on l'appellerait de nos jours, et la société anonyme, constituée en 1903, à cet effet, fournissait l'éclairage et la force motrice aux communes d'Aiguebelle et Randens associées. C'était le vrai progrès par la suppression des bougies, des lampes à pétrole ou à huile, sans suppression de personnel pour autant.

L'E.D.F. par l'exercice de son droit de monopole, a mis fin à cette exploitation en 1953... et c'est Edmond Peronnon, fils de Jean, récupérateur, qui a racheté pour la casse et démolit, et la conduite forcée et la mini-centrale. Reste comme seul vestige et témoin le petit bâtiment qui abritait la centrale à l'un des contours de l'ancienne route de Montsapey.

Ironie du sort : l'E.D.F., du fait de ses difficultés actuelles d'approvisionnement recherche, en accord avec l'Etat, la possibilité de construire des mini-centrales.

Verrons-nous un jour re-construire la petite centrale de Randens ? Ce n'est pas impossible. Si oui, la boucle serait alors bouclée ? »

Sans vouloir entrer dans une quelconque polémique, Jean Ruffier, Saperin natif de 1902, auteur de cet article, a voulu seulement citer des faits dont il s'est efforcé de vérifier l'authenticité. Le plus difficile a été de trouver des dates, même approximatives, mais ces faits, indiscutablement dans leur ensemble, méritent réflexion.

Son « bénéfice de l'âge » l'a incité à dire quelques vérités qui, à la limite, pourront choquer certains lecteurs, mais là n'a jamais été son but.

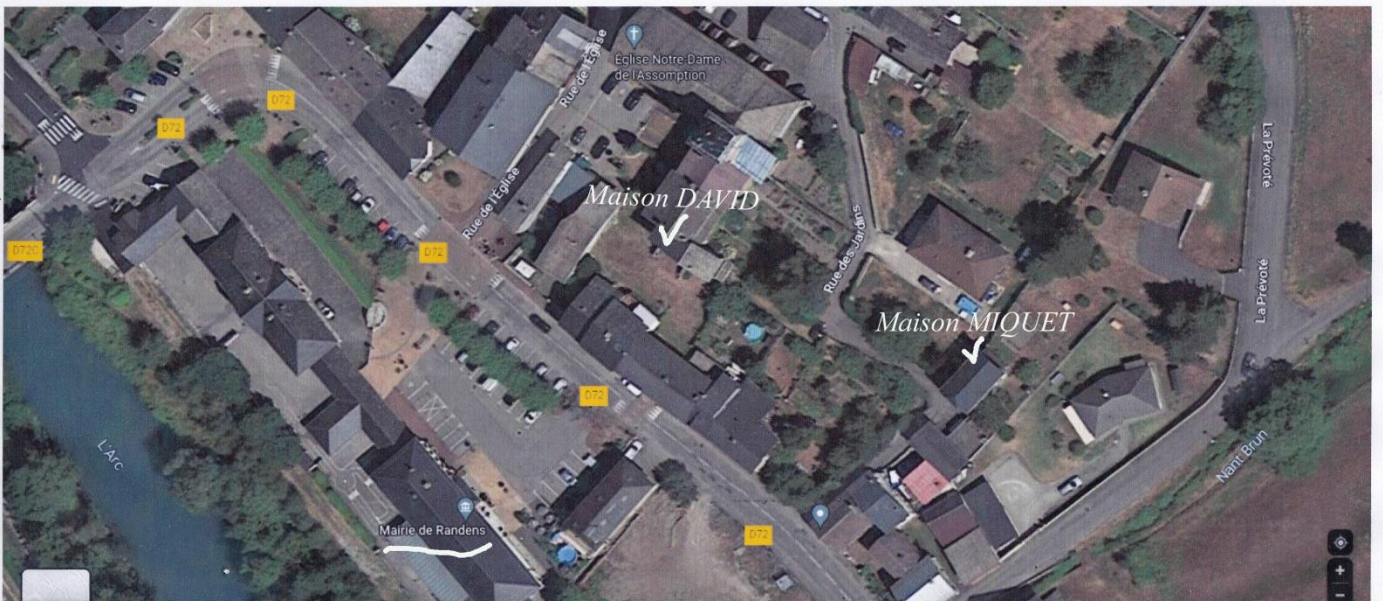
Jean Ruffier laisse, il va de soi, le soin à chacun de tirer de tout cela une leçon personnelle, la leçon évidemment que chacun jugera la meilleure !



E

CEMBRE 1980

**Situation des  
Maisons DAVID et MIQUET  
Dans le village de RANDENS**



Vue générale des deux communes  
**RANDENS et AIGUEBELLE**  
Constituant

